CINQUIÈME ANNÉE. — N° 104 1er MAI 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LE CAS DE JEAN MAFURLIN

Chez le docteur Marcel Natier

Les journaux ont raconté l'histoire d'un brave matelot français, Jean Mafurlin.

Il y a quatorze ans, Jean Mafurlin tomba du haut d'un mât dans la rade de Portsmouth et séjourna sous l'eau pendant une dizaine de minutes. Quand on le retira, on constata que le malheureux était devenu aphone.

L'infortuné était, depuis cet accident, au service d'un jardinier anglais, lorsque, il y a quelques jours, il subit une forte commotion à la suite d'un coup de canon qui fut tiré brusquement près de lui. La commotion lui rendit instantanément l'usage de la parole.

On n'a pas manqué de rappeler, à propos de cette histoire, le cas du fils de Crésus qui, muet depuis longtemps, aurait, d'après Hérodote, subitement, lui aussi, recouvré l'usage de la parole à la vue d'un soldat menaçant de tuer son père.

On aurait pu également rappeler le cas du père de saint Jean-Baptiste qui, suivant saint Luc, devint muet en apprenant la naissance de son fils.

Et ceux qui ont fait leurs humanités auraient même eu l'occasion de citer ce vers fameux de Virgile :

Obstupui steterunt que comæ, vox faucibus hæsit

L'aventure de Jean Mafurlin, pour si merveilleuse qu'elle soit en apparence, n'est pas cependant rare au point qu'il faille, pour trouver ses analogues, remonter à l'antiquité classique.

C'est, du moins, ce que j'ai appris en causant quelques instants avec le docteur Marcel Natier, le fondateur de l'Institut de Laryngologie et Orthophonie, et certainement l'homme de France qui, avec M. l'abbé Rousselot, directeur du Laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France, connaît le mieux la question du mutisme.

— J'ai recueilli pour ma part, m'a dit le docteur Natier, soixante et onze observations, dont la plus ancienne ne remonte pas à plus de quelques années. Je peux, si vous le désirez, vous en citer un certain nombre.

En 1885, un cordonnier de Lommelet, Louis H..., perdit la parole, étant soldat, pendant une nuit qu'il passa ivre mort, sur le pavé, dans la rue.

En 1885, une jeune bonne, Emilie M..., née à Jonzac (Charente-Inférieure), à la suite d'une semonce que lui infligea sa maîtresse, fut prise de convulsions ; la crise finie, elle resta muette.

En 1869, une fleuriste, V. M..., eut le même sort à la suite d'une grande frayeur. Elle fut soignée à l'hôpital de la Croix-Rousse dans le service du docteur Boucaud.

Même aventure, à la suite de contrariétés, arriva, en 1886, à un artiste lyrique, que soigna Charcot.

En 1857, un enfant de douze ans, assistant à

l'enterrement de son père, tomba sans connaissance. Quand il revint à lui, il ne pouvait plus articuler un son.

En 1877, un homme, dont le cas fut observé par Fischer, attaqué, ligoté, frappé par quatre individus qui lui passèrent un lacet au cou, fut incapable de dire un mot à ceux qui vinrent le délivrer et souffrit de cette incapacité pendant quinze jours.

Un enfant de treize ans, à la suite d'un accident de voiture, en 1878, resta sans connaissance pendant une heure. Après la syncope, on constate qu'il a perdu totalement l'usage de la parole. Trois semaines plus tard, il est amené à l'hôpital. Les parents partis, il est pris de tristesse. Il veut s'enfuir, on l'arrête à la porte; il se met dans une colère violente et un infirmier lui demandant : « Que veux-tu donc? tu ne veux pas rester ici? » — *Non*, réplique-t-il d'une voix forte. Ce mot prononcé, il recouvre l'usage de la parole.

En 1883, une femme, un matin à 4 heures, se lève et croit voir quelqu'un sous son lit, a peur, pousse un cri et reste par terre. Son mari la recouche, elle veut lui parler, mais ne peut plus se faire comprendre.

En 1887, un jeune homme de dix-neuf ans, employé comptable dans une grande ferme, croit une une nuit voir des voleurs enfoncer la porte et se jeter sur lui avec l'intention de l'étrangl r. La frayeur le rendit muet.

Le Dr Natier énumère encore quelques cas, puis il reprend :

— Nous appelons cela le *mutisme hystérique*. En interrogeant les antécédents héréditaires des malades, on apprend en effet qu'ils sont issus de parents névropathes et en outre parfois alcooliques. Eux-mêmes avaient eu des manifestations névropathiques antérieures caractérisées par des attaques d'hystérie, des convulsions, de la chorée. Sur le phénomène pris en soi, les explications varient. Tout au plus serait-il possible d'avancer que, dans la majo rité des cas de mutisme hystérique, ce sont les muscles tenseurs et les muscles adducteurs du larynx qui semblent seuls être atteints. En tout cas, d'après Charcot, c'est dans l'écorce grise des hémisphères cérébraux, qu'il faut chercher la lésion dynamique d'où dérivent les phénomènes dont il s'agit.

Le Dr Natier me fournit diverses autres indications que, faute de connaissances spéciales, je n'ai point retenues. Toutefois j'ai cherché, dans une brochure dont il est l'auteur, et dans laquelle il a résumé l'état actuel de la question de ce qu'il appelle le *mutisme hystérique*, une explication nette et définitive des faits, une de ces explications qui donnent une impression d'évidence, et je dois avouer que je ne l'ai point trouvée.

Les autorités qu'il cite sont en désaccord entre elles, et la seule impression qui se dégage de son travail très documenté, c'est que la cause vraie, indiscutable, du phénomène est encore à découvrir.

A ce titre, j'ai cru que le cas du matelot Mafurlin rentrait dans le cadre des phénomènes que nous appelons ici merveilleux. Il est possible — et je n'ai point l'intention d'opposer mon ignorance à la science d'un Charcot ou d'un spécialiste aussi éminent que le docteur Natier — que le phénomène ait sa cause dans une lésion organique ou « dynamique »; il n'est tout de même pas, j'imagine, trop audacieux de penser qu'elle peut être découverte ailleurs et, comme on dit, sur un autre plan.

Je ne me charge pas, bien entendu, n'ayant pu faire d'observations personnelles sur aucun cas de mutisme subit, d'émettre une hypothèse raisonnée. Je dis seulement qu'il n'est pas démontré que l'explication attendue ne puisse être que physiologique.

Et j'ajoute timidement que peut-être il appartient aux Psychistes autant, et plus, qu'aux Physiologistes, de chercher cette explication et de vous dire, comme le personnage de Molière, « pourquoi votre fille est muette ».

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Merveilleux au Salon.*

Il occupe une assez large place au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, le seul ouvert au moment où nous écrivons. Et surtout le merveilleux chrétien. Sa forme la plus haute est la présence, au milieu des hommes, du Christ qui les a sauvés, continuant parmi nous son apostolat divin et son martyre, intimement présent à nos labeurs, à nos douleurs et, hélas ! à nos fautes, qui de nouveau le couronnent d'épines et souillent de crachats sa Face invisible.

Cette présence réelle, perçue par le croyant avec tremblement et douceur, attestée par cent miracles, semble se révéler parfois à l'œil de l'artiste. De cette inspiration relèvent les beaux cartons décoratifs de M. Besnard, pour les peintures de l'hôpital Cazin-Perrochaud, à Berk-Plage. Le brillant peintre d'élégances a voulu, par cette œuvre émue, témoigner sa reconnaissance de la guérison presque miraculeuse d'un enfant.

Le « Christ lié à la colonne », la toile si remarquée de Jean Béraud, témoigne de la même vision mystique, comme encore le « Christ aux enfants », de M. Maurice Denys.

M. Cladel a représenté l'un des plus charmants miracles du doux saint d'Assises, qui disait : « Mon frère le loup », « Ma sœur la cigale » et « Ma Dame, la Pauvreté » ; — « la Prédication aux poissons. » Ils élèvent leurs petits museaux hors de l'onde, et écoutent attentivement saint François. Et, le sermon fini, dit la légende, après un petit signe de tête respectueux, ils disparurent.

M. Humphreys-Johnston a pris pour thème la « Vision de saint Paul à Lystra ». On sait que Paul et Barnabé, à cause des miracles qu'ils opérèrent à Lystra, y furent pris pour Jupiter et Mercure, et eurent toutes les peines du monde à empêcher les Lycaoniens de leur offrir des sacrifices. Il est vrai qu'une fois détrompés, ils voulurent lapider les deux apôtres. Il y a au Vatican une tapisserie fort belle exécutée d'après un carton de Raphaël, qui est en Angleterre, sur le même sujet; cette composition a été souvent gravée.

M. Abbey a montré dans une grande toile décorative, l'arrivée de Galaad le libérateur, au château des Damoiselles. C'est une portion de frise d'une salle de la bibliothèque publique de Boston, qui représentera des scènes de la légende du saint Graal. On sait que le Graal était le vase dont se servit Notre-Seigneur lors de la Cène. Joseph d'Arimathie le recueillit et reçut dans ce vase le sang qui coulait des plaies du Sauveur. Il conserva pieusement cette relique qui conférait à son possesseur d'inestimables privilèges, entre autres celui d'être en communication directe avec Dieu.

Après la mort de Jésus, les Juifs retinrent en prison pendant 42 ans, Joseph d'Arimathie, qui fut délivré par les victoires de Vespasien, vécut près de deux siècles et légua le Graal à son neveu Alain. Telle est, en abrégé, la légende fondée sur l'Evangile apocryphe de Nicodème.

Par la suite, ce précieux vase fut perdu. Plusieurs chevaliers entreprirent de le retrouver, et leurs aventures à sa recherche ont formé tout l'admirable cycle des Romans de la Table ronde. Il faut signaler pourtant que le cycle du Saint-Graal est double. Le plus ancien a son théâtre en Gaule, l'autre en Grande-Bretagne. Chacun des romans qui s'y rattachent, ***Merlin***, *Lancelot du Lac*, *Trystan*, forme à lui seul un cycle complet.

M. Fauriel, dans son ***Histoire de la poésie provençale***, revendique la légende comme provençale, venue à la suite de Lazare, de Marthe et de Marie-Madeleine. Le Graal est un symbole matériel de la Foi chrétienne. La chevalerie instituée pour sa garde, austère et sombre, opposée à la chevalerie mondaine, et proscrivant l'amour, est une allusion directe à l'institution des Templiers.

Gênes se vantait de posséder le vase merveilleux. Le *sacro catino* conservé dans son église de Saint-Laurent, était de forme hexagonale, orné de deux anses, l'une polie et l'autre ébauchée ; il avait environ un mètre de pourtour et quarante centimètres de hauteur. Des amendes qui pouvaient s'élever jusqu'à mille ducats, et même la peine de mort en certaines circonstances, étaient prononcées contre quiconque aurait osé toucher ce vase avec de l'or, de l'argent, du corail (pour en faire des reliques) ou toute autre matière dure capable de léser par son contact le vase sacré. Un moine Augustin, Fra Gaëtano, a composé un livre intitulé : *Il catino di smeraldo orientale gemma consecrata da N. S. Jesu Christo* où il mentionne toutes les légendes relatives au Graal, notamment celle d'après laquelle ce vase aurait été donné à Salomon par la Reine de Saba. Lyon se vantait aussi de posséder le saint Graal.

M. Cottet a fait un tableau puissant avec les feux de la saint Jean sur une plage bretonne. On remplirait un volume énorme des croyances et des légendes qui se rattachent à la nuit de la saint Jean, dont les feux de joie s'allument sur toute la surface du globe et

viennent des lointains de l'histoire. En Bretagne, les filles sont persuadées que si elles en visitent neuf, elles se marieront dans l'année. Les animaux domestiques qu'on a fait sauter par dessus le feu sacré sont exempts de maladies. On garde précieusement les tisons de ce feu à côté du buis des Rameaux, et ils préservent du tonnerre. Les fleurs qui le couronnent sont un talisman contre tous les maux de l'âme et du corps, en particulier quand on les porte au cou dans un sachet d'étoffe rouge.

L'Eglise ne proscrit pas ces superstitions ingénues. Dans presque toutes les paroisses de campagne, non seulement en Bretagne, mais dans la plupart des provinces, c'est le curé qui vient processionnellement avec la croix allumer le feu de Saint-Jean. A Saint-Jean-du-Doigt, en Finistère, cet office était rempli par un ange qui, au moyen d'un mécanisme ingénieux, descendait du clocher, un flambeau à la main, puis remontait et disparaissait dans la forêt des aiguilles tailladées.

On verra en outre au Salon du « Champ de Mars », puisqu'on dit encore ainsi, une brune Sibylle de M. Courtois ; une Sorcière de M. Garrido, des Elfes charmantes d Hagborg, jouant sur les eaux, en écharpe de gaze légère ; l'Or du Rhin, qui fulgure sous le pinceau éclatant de la touche ; les « Trois sœurs de Bangor », évoquées par Auburtin, et une brillante page du merveilleux arabe par Dinnt qui serait l'illustrateur rêvé de ces mille et une nuits resplendissantes révélées par le docteur Mardrus.

George Malet.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Pascal

Voltaire a dit, en parlant de Pascal : « Fou sublime, né un siècle trop tôt ! » Pourquoi cette réflexion ? Voltaire avait-il trouvé, dans les *Pensées*, la fissure par où le doute aurait passé, et pensait-il qu'au lieu de compter Pascal, au XVIIe siècle, parmi les catholiques et les croyants, on l'aurait compté, au XVIIIe, parmi les encyclopédistes et les philosophes ? Quoi qu'il en soit, il n'est pas tendre pour lui, et Voltaire, esprit aigu, malmène très fort Pascal, esprit profond. Cependant, Pascal est bien dans son époque ; Pascal est bien dans son plan ; et cet esprit visionnaire hanté de l'Absolu plus qu'aucun génie peut-être ne l'a été, méritait d'être né dans ce milieu d'unité profonde, et d'avoir vécu dans cette société où tout concordait vers l'harmonie. Ses œuvres ne sont pas complètes, mais ses études fragmentaires sont comme les colonnes inachevées, par endroits, d'un édifice religieux qui donne le vertige : temple de Karnak à demi-construit, ou cathédrale de Cologne encore échafaudée.

Ce que l'on peut regretter, par exemple, c'est que la maladie constante de Pascal, et sa mort, survenue à un âge relativement peu avancé — trente-neuf ans — l'aient empêché de donner au monde toutes les découvertes qui éblouissaient son cerveau, et toutes les grandes pensées qui illuminaient son âme ; on aurait eu là, œuvres réalisées, le plus haut spécimen d'un génie qui ne se plaisait — antithèse énorme du *roseau pensant* — qu'aux plus sublimes spéculations, sur le temps et l'espace, sur l'éternité et l'infini...

Voici, du reste, en quelques traits, la vie de cet homme modeste et de cet effrayant visionnaire.

Blaise Pascal naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623. Dès sa plus tendre enfance, il étonnait les gens qui fréquentaient sa famille par d'extraordinaires réponses et par de troublantes demandes sur la nature des choses. La mère de Pascal étant morte, son père, Etienne Pascal, vint se fixer à Paris, en 1631, et présida lui-même à l'instruction et à l'éducation de son fils. C'était un homme d'une haute valeur intellectuelle, très méthodique, et qui donnait ses leçons de manière à ce que, coûte que coûte, l'intelligence se formât, et à ce que le raisonnement, au bout de peu de temps, fût d'une justesse et d'une précision remarquables. Mais Blaise Pascal avait dépassé tout de suite, en chaque chose, les études qu'on lui faisait faire. C'est ainsi que quand on le suit à l'âge de douze ans, intelligent et profond, on assiste véritablement à l'éclosion d'un génie. On sait, en effet, que Pascal, enfermé, livré à ses seules pensées et à ses seules méditations, recomposa instinctivement les premiers livres de géométrie, en appelant les cercles des *ronds* et les lignes des *barres*, jusqu'à ce qu'il arrivât à formuler, de théorème en théorème, la trente-deuxième proposition d'Euclide, ce qui avait fait dire à son père, à la découverte de cette chose merveilleuse : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie ; vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études : cependant voici ce qu'il a fait. »

A l'âge de seize ans, Pascal composa son *Traité des Coniques*, qui passait, à son époque, pour être le plus grand effort, qu'on eût fait en science depuis Archimède ; à vingt-trois ans, il démontra, après les travaux de Torricelli, les phénomènes de la pesanteur de l'air et ouvrit ainsi un champ inexploré à la science physique ; il fit ensuite diverses autres inventions moins

importantes, mais qui toutes reflètent l'intelligence supérieure et le génie transcendant.

C'est alors qu'une maladie terrible s'empara de lui, — maux de tête et maux d'entrailles, — qui ne le quitta plus qu'à sa mort, et que forcé ainsi de faire constamment des retours sur la brièveté de l'existence, il abandonna en partie la science pour se livrer désormais aux pures spéculations de la pensée et à la recherche de la vérité dans la religion. Il apporta, en ces âpres études, ainsi que pour la science, la même passion de l'absolu : l'absolu en morale, et il a écrit les *Provinciales ;* l'absolu en philosophie et en religion, et il a esquissé les *Pensées*. Œuvre titanesque, qui ne voudrait laisser aucune place au doute, et qui, pour trouver la vérité, creuse l'âme humaine jusqu'en ses plus intimes profondeurs.

C'est que Pascal veut la vérité, et qu'il la *voit* ; et que toujours, à chaque affirmation qu'il énonce, il aperçoit, de suite, une ou deux preuves palpables qui en découlent comme d'un théorème démontré. Mais sa vision s'exacerbe à la fin, à ce point qu'elle lui arrache parfois des cris de douleur. Tout en comprenant, ainsi qu'il le dit, « l'instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature », il arrive à vouloir enfermer l'âme humaine dans les dogmes de la religion catholique, et il formule âprement des pensées telles que celles-ci : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ! »

On a dit que Pa cal voyait, à la fin de sa vie, un gouffre entr'ouvert sous ses pieds, depuis l'accident qui lui était survenu au pont de Neuilly. Un jour, en effet, au mois de novembre 1654, il passait là dans un carosse attelé de quatre chevaux, et l'attelage s'étant emporté, deux chevaux tombèrent dans la Seine, tandis que les deux autres, les traits rompus, retinrent la voiture à temps pour qu'elle ne fût pas engloutie. La vision du fleuve, à cet endroit, sur un pont sans parapet, avait effrayé Pascal à ce point qu'elle lui était restée dans l'esprit comme un sujet d'horreur. Mais n'est-ce pas là une légende ? L'abîme existe bien à ses côtés, mais l'abîme moral, le gouffre intellectuel, où, parfois, il a peur de sombrer. Et, désormais, il a le vertige, soit qu'il s'enfonce dans l'infiniment petit, soit qu'il s'isole, esprit effaré, dans l'infiniment grand. Et il voit l'infini partout, et il en est enveloppé, et il en est hanté...

« Voici l'homme, dit-il, au sein de la Nature : un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant : un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. »

Néanmoins, il *s'élève*, quoiqu'il se considère comme un *néant*, à la conception primordiale des choses, et il s'écrie dans l'enthousiasme :

« Si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables : nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. ».

Quand Pascal parle ainsi — avec quelle concision remarquable ! — de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, on sent qu'il est bien dans son élément de visionnaire et de penseur : c'est comme un gouffre entr'ouvert qui serait inondé brusquement de fulgurantes clartés. Ailleurs, il ergote; ici, il se livre ; et sur cet éternel sujet, ce sont certainement les pages les plus lumineuses qui aient été écrites dans tous les temps.

La fin de ce génie est adéquate à son rêve ; il cherche Dieu, il veut le trouver, et il le trouve ; et lui, un si puissant esprit, il s'abaisse devant son maître avec une très grande humilité. Sa vie n'est plus alors qu'une continuelle macération ; et faire du bien aux pauvres devient sa plus grande occupation. Et c'est ainsi que de douleurs en douleurs. et d'efforts en efforts, il arrive à la fin de son existence, et va mourir chez sa sœur pour ne pas déranger un pauvre malade installé dans sa propre maison.

Voilà le fou sublime dont parle Voltaire. Fou sublime, qui a vu, par instants, s'entr'ouvrir le gouffre divin pour y lire en lettres de feu souvent et en lettres d'ombre parfois, l'éclosion et l'évolution éternelles des choses.

EMILE MARIOTTE.

NOTES SUR LE MAGNÉTISME

M. A. Erny, avec qui nous avons eu maintes fois des polémiques courtoises, nous a adressé les « Notes » qu'on trouvera ci-dessous. Nous ne ferons au sujet de ces « notes » que nos lecteurs liront certainement avec le plus vif intérêt, qu'une réflexion. C'est que nous ne pensons pas que les phénomènes dont il s'agit doivent s'expliquer par l'intervention des invisibles.

A M. Gaston Mery.

Permettez-moi quelques réflexions sur votre dernier article (1er avril 1901) à propos de l'intéressante

Enquête sur le Magnétisme, que vous avez commencée il y a deux mois.

« Sommes-nous avec le magnétiseur contre le mé-« decin, ou avec le médecin contre le *magnétiseur*? » dites-vous.

En un mot, vous vous demandez si l'exercice du magnétisme peut, oui ou non, être une profession... Et vous concluez très nettement à la négative.

« On ne peut, dites-vous, comparer l'exercice du « magnétisme à celui de la médecine. Le médecin « applique les règles d'une science qu'il a acquise, etc. « Le magnétiseur, au contraire, donne au malade qu'il « soigne une partie de sa propre vie. Sa force curative, « partant, est très bornée »

C'est là une erreur de votre part, car, ainsi que je le savais, et comme me l'a confirmé le distingué occulto-spiritualiste qui écrit au *Light*, sous le pseudonyme de *Questor Vitæ*..., le magnétiseur *reçoit continuellement*, pendant les cures, de nouvelles provisions de fluide vital *venant de l'au-delà*. Le magnétiseur est comme une pile électrique que les invisibles *rechargent*, aussitôt que c'est nécessaire.

Vous vous trompez donc, lorsque vous dites dans votre article que le magnétiseur ne peut donner que « ce qu'il a... son fluide... Quand son fluide est épuisé, « il doit s'arrêter de guérir... Est-il possible, dans ces « conditions, que la pratique du magnétisme soit une « profession reconnue et patentée ? »

Jamais *M. Bouvier à Lyon ne s'arrête* dans ses traitements..... Qu'il ait 30, 50, ou 100 malades qui lui passent par les mains *dans la même journée*, il a toujours le fluide nécessaire pour guérir ou au moins soulager les malades. Et son opinion bien nette à ce sujet, est celle que j'ai expliquée plus haut ; il est aidé par les bons esprits ou les bons anges (comme on voudra), car son action curative est un véritable apostolat, et il donne souvent autant qu'il reçoit aux malades nécessiteux.... Il accepte tout le monde, riches ou pauvres, et ces derniers ne sont jamais les moins bien servis.

Un autre exemple frappant de ce que je viens de dire, s'est produit aux Etats-Unis, où un jeune Alsacien du nom de *Schrader* a guéri des milliers et des milliers de malades dans toutes les parties de l'Union américaine... Ses cures merveilleuses ont été attestées par les autorités et les journalistes du pays. *Jamais il n'a éprouvé le moindre affaiblissement de ses dons curatifs*, malgré des journées entières employées à imposer les mains sur des malades, des aveugles, des paralytiques, etc., etc. — Quand on demandait à *Schrader* comment il n'éprouvait aucune fatigue... il répondait comme le Christ : « Mon père qui est aux cieux me soutient. » Pour d'autres magnétiseurs, comme Philippe à Lyon, Mouroux à Angers (et tant d'autres), il en est de même. Leur but étant de soulager l'humanité, Dieu les fait soutenir. Il n'est donc pas exact (comme vous le remarquez à la fin de votre article) de dire que « le fluide du magnétiseur « est comme le lait dont dispose la mère pour « son nourrisson... La source en est vite tarie. » Comme je vous l'observe de nouveau, les deux cas sont absolument dissemblables, car la mère n'a que l'aide de la nature, tandis que le magnétiseur (pas tous) a très souvent l'aide de Dieu ou des invisibles bienfaisants.

Bien entendu, il y a nombre de magnétiseurs qui n'ont pas des dons fluidiques aussi puissants que ceux que je viens de nommer, mais eux aussi sont des bienfaiteurs pour l'humanité, car ils arrivent très souvent à guérir lés malades que les bons médecins acharnés après eux ont la plupart du temps abandonnés à leur malheureux sort.

En Angleterre, les médecins, loin de persécuter les magnétiseurs, se font, à l'occasion, aider par eux, soit pour des diagnostics, soit pour des cas dés-spérés, soit pour d'autres encore où leur science est impuissante : Ils ont le bon esprit de le reconnaître franchement, et n'imitent pas la conduite scandaleuse des médecins d'Angers envers *Mouroux*, dont le grand crime est de guérir ceux dont leur science augmente quelquefois les maux. On ne saurait trop stigmatiser cette union des *Morticoles* (comme les surnomme Léon Daudet), qui s'acharnent après Mouroux depuis trois ans.

Dieu merci, il y a en France des médecins à l'esprit plus large, et j'ai le ferme espoir que ce n'est qu'à Angers qu'on verra *la liberté de se faire soigner* entravée par des gens avides, que rien n'arrête.

Je ne crois pas un instant, comme le prétend M. Oswald Wirth, *que tout le monde peut devenir magnétiseur*... C'est un don spécial comme la *médiumnité*, et le Dr Liebeault m'amusait fort lorsqu'il m'écrivait jadis *qu'il travaillait à devenir médium*. Naturellement, il n'est arrivé à rien de ce genre, malgré tous ses efforts. « M. Oswald Wirth ajoute cependant que « ne devient magnétiseur que toute personne en ayant « les aptitudes,... mais que c'est le cas de l'*immense* « *majorité*. » Cela est *non moins inexact*, le nombre des magnétiseurs étant relativement restreint... par rapport à la masse de la population. « Les magnéti-« seurs, dit aussi M. Wirth, ont eu le tort d'être « exclusifs et de vouloir se substituer aux médecins. »

Je ne sais pas ce qui a pu inspirer cette opinion à M. Wirth, et il serait bien embarrassé, je crois, d'en

donner la moindre preuve Loin de chercher à se substituer aux médecins, les magnétiseurs n'essayent jamais de leur enlever leurs clients ; ce sont généralement les malheureux dont les maux ont empiré, sous l'action de leurs savants traitements, qui s'adressent aux magnétiseurs pour tâcher d'être guéris ou au moins soulagés de leurs souffrances.

« M. G. Mery dit que le magnétisme n'est efficace « que dans la mesure d'un cercle étroit — de la famille.» Je me demande sur quoi il peut baser cette opinion ; quant à moi j'ai constaté presque toujours le contraire.

En veut on un exemple personnel ? Souffrant depuis longtemps de diverses affections, j'eus idée de m'adresser à M. Bouvier, de Lyon, que je ne connaissais même pas de vue. Il m'affirma que son action à distance pourrait être presque aussi efficace que directement. C'est ce que m'avait aussi affirmé un grand magnétiseur de Londres, *Edwardes*, qui m'écrivait à l'époque : « Il suffit d'être *en rapport*, alors la distance n'est plus rien. »

M. Bouvier a bien souvent agi sur moi à distance, et l'effet en a toujours été très net. Comment, dira-t-on pouvez-vous le prouver ? Voici le moyen que j'ai employé. Quand j'avais écrit à M. Bouvier, dès l'instant où je ressentais un effet de mieux (et cet effet de soulagement se produisait toujours brusquement), j'écrivais sur un carnet l'heure exacte où l'effet s'était produit. Quelques jours après, quand M. Bouvier en avait le temps, il m'écrivait : « J'ai agi sur vous *tel jour* à *telle heure...* » Toujours *l'heure désignée ainsi que le jour coïncidaient avec le jour et l'heure notés par moi*. La démonstration me semble donc aussi nette que précise.

M. Oswald Wirth dit que : « *Tout malade trouvera dans son entourage des personnes capables de lui imposer les mains...* » Pour ma part, je n'en ai jamais trouvé dans mon entourage, et parmi mes très nombreuses connaissances, aucune n'a été plus favorisée que moi. C'est de la pure fantaisie que d'affirmer une chose pareille.

M. G. Mery conclut son article en disant que : « La « pratique du magnétisme ne peut et ne doit pas être « une profession : 1° Parce que le magnétiseur ne saurait exercer son influence que sur un nombre restreint de malades, ce qui ne lui permet pas d'avoir « une clientèle suffisante pour le faire vivre. 2° Parce « que tout le monde pouvant s'improviser magnéti- « seur, les professionnels auraient vraiment trop de « concurrents. »

Dans ses conclusions, M. G. Mery se fie trop aux dires de M. O. Wirth, car *il m'est prouvé* par l'exemple de MM. Bouvier, Philippe (de Lyon), Mouroux (d'Angers), et *de tant d'autres dont les noms m'échappent*, qu'un magnétiseur peut recevoir et traiter un nombre illimité (ou limité seulement par la journée) de malades... M. Bouvier en reçoit souvent 100 ou 125 par jour... quelquefois moins, quelquefois plus. Pourquoi donc un magnétiseur n'aurait-il pas le droit de vivre de son don spécial, comme un peintre ou un musicien ?... Mais c'est justement la question de clientèle qui fait loucher les médecins d'Angers et comme celle des magnétiseurs est presque toujours faite de gens qu'ils sont impuissants à guérir, je me demande pourquoi ils se plaignent tant.

A. ÉRNY.

PRATIQUES EMPIRIQUES

RELATIVES AUX PERSONNES

Conférence de M. l'abbé Noguès

Si, au siècle dernier, et pendant une bonne partie de ce siècle, les médecins, communément désignés sous le nom de *silugiens*, *chilugiens*, ou chirurgiens, assez rares d'ailleurs à la campagne, n'étaient guère réclamés que des gens riches ou aisés, il y avait cependant tout un monde de praticiens, dont l'art et le talent, passablement équivoques, faisaient merveille parmi le peuple.

Outre les charlatans ou arracheurs de dents, qui couraient les foires, opéraient en public et vendaient force drogues et onguents merveilleux, attirant l'attention de la foule par leur musique étourdissante et leurs jongleries, on voyait dans chaque bourg et village des sorciers, des devins, des panseurs, des panseuses, des toucheurs, des toucheuses pour tous les maux, tant à l'usage des personnes que des animaux, de bonnes commères aux remèdes infaillibles, des bailleuls et rebouteurs pour les luxations, entorses ou foulures ; enfin, par-dessus tous, le guérisseur universel, qui n'était pas si commun.

C'est de cette fourmilière d'empiriques, c'est de leurs pratiques étranges, et souvent désopilantes, qu'il s'agit, Messieurs, de vous entretenir. Evidemment, nous ne pouvons explorer qu'en courant ce vaste domaine pharmacologique, qui offrirait matière à un formidable codex. . Voici du moins, sur ce sujet, quelques détails recueillis en Saintonge et en Aunis.

Si les riches goutteux avaient la faculté de se payer le luxe de porter une hématite au doigt, dans l'espoir de se débarrasser de leur infirmité, les pauvres diables

sans le sou, réduits à la médication que rappelle le fabuliste :

> Goutte bien tracassée
> Est, dit-on, à demi-pansée (1),

étaient forcément obligés, alors surtout qu'ils ne pouvaient plus *remuer ni pied ni patte*, de chercher du soulagement en dehors du *silugien* et de l'apothicaire, qui coûtaient toujours fort cher, avec leurs petits remèdes anodins, émollients et détersifs.

Le plus énergique et meilleur curatif connu de toutes les commères consistait à faire absorber, chaque matin, au goutteux, la quantité de liquide excrémentiel qu'il avait, pendant la nuit, confiée au vase d'ignominie. Mais comme il y avait une infinité de *ziroux* (délicats) auxquels la chose répugnait, on avait la facilité, fort heureusement, d'employer une autre recette. Tout simplement, il s'agissait de *métempsycoser* le mal. A cette fin, l'on faisait cuire dans le susdit liquide un morceau de lard ou un œuf, dépouillé de sa coque, que l'on jetait à un chien ou à un chat, et le pauvre animal qui mangeait la pitance héritait par transmission, *ipso facto*, des douleurs arthritiques, dont l'autre — je veux dire le goutteux — était complètement délivré.

Contre l'*hystropisie*, l'*hypocrisie* ou hydropisie, nos paysans font encore usage d'un joli petit topique à la portée de toutes les bourses. On prend une grenouille de buisson, on la coupe en morceaux, on l'applique sur les reins et, sous son influence, il s'opère bientôt une action diurétique telle, que toutes les sérosités morbifiques sont taries... en *rien de temps* !

Si le pauvre *hypothéqué* n'est pas si dégoûté qu'il ne puisse s'ingurgiter une bonne infusion de graine de carotte dans le liquide urinaire sus-mentionné, qu'il compte être remis à neuf après avoir réitéré l'opération pendant huit ou dix jours. Il paraît que la même potion coupe raide la fièvre et fait disparaître en un clin d'œil le plus enragé mal de gorge, mal qu'enlève aussi supérieurement bien un simple catasplasme d'*âchets* ou vers de terre.

J'ai nommé la fièvre... mais elle se traitait de plus de cent mille façons ! Qui ne sait qu'un petit crapaud emprisonné dans un sachet d'étoffe et porté suspendu au cou, ras la peau, est un fébrifuge immanquable ? Deux ou trois décoctions de peau de serpent, ou bien deux onces de poudre de vipère dans du pain à chanter, produisaient le même effet, et tenaient lieu de quinine, de quinquina ou d'antipyrine.

Coupaient très bien la fièvre : deux bracelets d'herbe de la rue, préparés la veille de la saint Jean, des infusions de gui ou de *petit-chêne*, saupoudrées de poussière sépulcrale, obtenue par le grattage, dans certaines églises. Les pierres du tombeau de saint Eutrope, à Saintes, étaient, sous ce rapport, très renommées. La râclure en était mise aussi dans du vin blanc, et l'on en prenait un doigt, pendant neuf matins, pour guérir toutes sortes de fièvres. D'aucuns s'attachaient sur la poitrine, sur le ventre, sous les aisselles, ou suspendaient au cou tout un régiment de mots cabalistiques : *abracadabra*, *agla*, *garnaze*, ***Eglatus***, ***Egla***, etc., ainsi que des amulettes ou des talismans magiques, astronomiques, galvaniques, magnétiques, *omnigériques* enfin, fortement encore à la mode, n'en déplaise aux *progressistes* !

Il y avait, en outre, des commères excessivement habiles — et il y en a encore de cette fine trempe — qui faisaient passer la fièvre rien qu'en connaissant le nombre d'accès ! Et qu'on me parle après cela de nos célébrités contemporaines qui vous droguent à vous momifier !

Il suffisait à d'autres, pour atteindre le même but, de faire sur le malade des passes, comme font à peu près aujourd'hui les hypnotistes et les magnétiseurs, ou bien de réciter sur le fébricitant, en lui imposant les mains, des prières mystérieuses, à certaines heures du jour et de la nuit ; de lui faire absorber de petits billets bouchonnés sur lesquels étaient inscrites des figures cabalistiques ; de glisser dans sa poche tel ou tel nombre de grains réputés bénits ; et aussi, de lui déposer sous sa langue, juste le temps de dégoiser la *patenôtre* de Béelzébuth, un œuf d'*echarbot* (escarbot), animal du diable qu'on croyait s'engendrer tout seul...

Aux petits enfants tourmentés des vers, on faisait prendre de la poudre de ténia. Parfois, on leur plaçait tout simplement sur le ventre, soit du fil filé par une vierge, soit du plomb fondu dans de l'eau, ce qui forçait les répugnants insectes à se tenir cois, ou à déguerpir.

Il arrivait souvent que la santé du baby inspirait de graves inquiétudes aux parents. S'il dépérissait quelque peu — et c'était le cas le plus ordinaire — on devinait bien vite sa maladie : il était *battu de quelques saints*, que l'on avait irrités, et qui faisaient ainsi sentir leur colère. Pour lors, il était urgent de les apaiser. Mais pour ce faire, il fallait les connaître, et pour les connaître, on recourait au devin et quelquefois au sorcier. Le devin faisait *sauter le sou marqué*. C'est-à-dire qu'il prenait un sou — de préférence un sou de six liards — le plongeait dans un vase rempli d'eau, bénite, disait-il, pour son opération, et faisait subir au liquide un certain nombre d'évolutions. Eclairé par cette cérémonie, l'opérateur déclarait gravement aux parents ou à leurs envoyés que l'enfant

(1) La Fontaine, III, 8.

était *battu* de dix, vingt, quelquefois quarante saints, suivant le nombre de fois que la pièce de monnaie s'était élancée du plat ou bassin rempli d'eau. Il citait le nom des saints, que l'on devait s'efforcer de retenir, et qu'à cet effet, l'on écrivait, quand on savait le faire, et les bonnes femmes du village étaient chargées de désarmer leur vengeance. Naturellement les trop crédules consultants abandonnaient leur pièce de six liards au devin, qui, en outre, se faisait grassement payer sa consultation.

En ce bon vieux temps-là, il ne fallait ni se purger, ni se baigner, du 24 juillet au 26 août, de peur d'attraper la *canicule*... dévoiement effroyable, qui dégénérait souvent en jaunisse (1).

Heureux si l'on pouvait s'en tenir à la jaunisse !... car la jaunisse n'était pas irrémédiable... Le meilleur rogomme était alors le contenu de l'urinal, dans lequel on faisait macérer quelquefois une racine de *coi* sauvage; d'autres recommandaient cinq pilules de matière fécale de bique, dans un verre de vin blanc, deux fois le jour, pendant huit jours.

Un cataplasme d'araignées pilées, appliqué sur les tempes, vous délivrait de la fièvre tierce. Le jus de l'ortie blanche empêchait une fluxion de poitrine de faire des progrès.

Ceux qui avaient un *astre sur la potrenne* (poitrine), ou qui en étaient *battus* (il s'agit ici de l'asthme), n'avaient pour se soulager qu'à se faire tondre les *piaux* (cheveux), les faire griller sur un réchaud et en aspirer la fumée, qui, en leur montant au nez, faisait miracle !

Le céleri était surnommé le *balai des rhumatismes*. En manger abondamment, mêler à son breuvage l'eau dans laquelle on l'avait fait cuire, les contraignait à aller chercher fortune ailleurs. Le bouillon de vipère lui était encore supérieur.

Ah! vous n'auriez pas fait vendre — quand bien même vous lui auriez promis des montagnes d'or — les cheveux à une femme... elle eût eu trop grand peur de souffrir bientôt toutes les douleurs qu'ils *couvriraient*.

On combattait encore les tortures de l'asthme à l'aide de pilules d'ellébore que les hystériques et les paralytiques ne pouvaient consciencieusement dédaigner. Mais c'est principalement contre la folie que l'on vantait ses précieuses qualités. Et, chose tout à fait digne de remarque, son action spéciale sur le cerveau était tellement préconisée, que les philosophes, avant leur méditation, les orateurs politiques et les avocats, avant de prononcer un discours, lui demandaient l'excitation féconde que beaucoup aujourd'hui demandent au café... En étaient-ils plus éloquents ? Hélas ! on aurait peut-être pu dire encore à plus de quatre, comme le lièvre du papa La Fontaine :

> *Mon compère*, il faut vous purger
> Avec quatre grains d'ellébore !...

Le cérumen des oreilles, roulé en granules, apaisait les coliques et tranchées...

Le cérumen encore, cuit avec de l'huile de noix, forme un onguent sans pareil pour les engelures.

On remplaçait le cérumen par de la poudre d'ellébore pour la gale. Mais le spécifique par excellence pour cette affreuse phlegmasie psorique se composait d'un jaune d'œuf cuit sous la cendre, délayé et battu dans une demi-livre de beurre frais saupoudré de cendre de javelle. On s'en faisait oindre le corps des pieds à la tête.

Les incomparables vertus que l'on attribuait à la graisse humaine la faisaient grandement rechercher des mamans et des... coquettes. Aussi les bourreaux la vendaient-ils au poids de l'or. On l'employait contre les convulsions infantiles. En ce cas, on l'étendait sur un lainage et l'on en frottait le corps de l'enfant. C'était aussi un préservatif.

Les belles dont la variole avait décharné les traits en faisaient usage pour combler les petites cavités que la maladie avait creusées sur leur visage. Elle aplanissait toutes les défectuosités de cette nature et finalement les faisait disparaître. On s'en servait aussi fructueusement pour empêcher les rides de se creuser; en un mot :

> Pour réparer des ans l'irréparable outrage...

Infaillible contre les rousseurs, elle rendait encore la peau lisse et veloutée comme du satin. C'était le Royal-Windsor de ce temps-là. Ce qui n'empêchait pas le diable d'en tirer parti pour ses maléfices et d'en composer un onguent magique qu'il passait aux sorciers afin de les rendre invisibles à l'heure du sabbat (1).

Le malheureux « incapable de retenir ses eaux » n'avait, pour corriger la nature, qu'à prendre des os de mort, les réduire en cendre, et pendant trois matins, en absorber une bonne pincée dans une cuillerée de soupe.

(1) Notons, en passant, que jadis on se purgeait avec de la racine de *coi* sauvage ou gratiole. Aujourd'hui on préfère, à cet effet, faire dissoudre dans un verre d'eau 50 ou 60 grammes de *surface de malaisie*... (sulfate de magnésie), ou prendre de l'*huile d'érisson* (de ricin).

(1) Qu'on se rappelle aussi les chandelles des mains de gloire qui rendaient invisibles, et dans la composition desquelles la graisse humaine jouait un grand rôle, aussi bien que pour l'extraction de la mandragore.

Pour arrêter les hémorragies les plus rebelles, on fait goutter son nez sur la pelle rougie du foyer, et le sang s'arrête net. On peut encore vous glisser deux pailles en croix dans le dos. Ce qu'il y a de mieux, c'est de vous lier fortement avec une corde le petit doigt replié de la main opposée à la narine d'où le sang coule, et il s'arrête illico.

Un de vos proches vient-il d'être frappé d'un coup de sang : procurez-vous vite un crâne de pendu ; râpez-le ; faites-en avaler gros comme un pois au pauvre apoplectique, et il reviendra de suite à lui.

Voulez-vous faire passer les *fis* ou parasites verruqueux qui vous sont survenus aux doigts : qu'il vous suffise de leur dire bonsoir le matin et bonjour le soir, pendant les quarante jours de carême, sans manquer une seule fois...

Dans le cas où vous désireriez quelque chose de plus expéditif, prenez autant de pois que vous avez de *fis* ; jetez-les dans un puits, en courant à toutes jambes, pour ne pas entendre le bruit qu'ils feront en tombant dans l'eau...

Si cette recette ne vous va pas, en voici une autre. Un beau soir que la lune sera dans son plein et brillera du plus parfait éclat, plantez-vous tout seul devant elle et fixez-la un instant, mais sans rire ! Saisissez ensuite de la main droite, en vous baissant et sans détourner les yeux du globe lumineux, quoi que ce soit qui vous tombe sous la main : motte de terre, caillou, feuille d'arbre, et jetez-le derrière vous, pardessus l'épaule gauche, après en avoir frotté vos *fis*, et allez dormir en paix sur les deux oreilles : dans quelques jours, vous n'aurez plus rien aux doigts. Les taches à la peau peuvent se faire passer de la même façon.

Mais ne vous amusez jamais à compter les *fis* d'un autre ; il vous en pousserait tout autant et dans le même endroit. Le faire faire à autrui est une vilaine malice qu'il faut charitablement éviter.

Quiconque souffrait des dents s'efforçait de patienter jusqu'à la foire.

Les charlatans faisaient alors merveille. Avec leurs costumes excentriques, leur musique endiablée perchée sur l'impériale de leurs vastes voitures, ils attiraient toujours une foule innombrable. A la pointe de l'épée, on arrachait sans douleur les molaires les plus rebelles, et avec une goutte, une seule goutte, du plus mirobolant de tous les spécifiques, on prévenait pour jamais le retour du mal. Et les bonnes gens, aussi simples que crédules, se pâmaient d'aise au récit fantasmagorique, et entremêlé de grosses facéties, des cures prodigieuses qu'ils avaient opérées. Et l'on *montait à l'échelle*, en faisant queue des heures entières, pour se faire charcuter la bouche, pendant que les t'sim boum boum faisaient trembler ciel et terre, afin d'empêcher la multitude d'entendre les cris épouvantables que poussait le patient. Pour un décime et le dentifrice par-dessus le marché !... Ce n'était pas cher, et l'on en avait pour son argent ! Et l'on conservait religieusement la petite *bouteille*, l'élixir, dont la vertu principale était *quelquefois* de ne pas aggraver le mal.

On faisait taire encore la douleur, en appliquant de la racine d'asperge, desséchée à l'ombre, sur la dent malade, et bientôt elle tombait sans qu'on s'en aperçût. De nos jours, on préfère de beaucoup l'encens.

C'est encore aux charlatans, le jour de foire, que l'on achetait de préférence les médicaments dont on pouvait avoir besoin dans tel ou tel cas : la *thériaque* de Venise, qui était alors la panacée universelle ; l'*élixir de vie*, dans la composition duquel il y avait de l'or potable, et qui, cependant, se vendait à un prix accessible à toutes les bourses ; le *baume universel*, qui guérissait tous les maux *passés*, *présents* et *futurs*; les *poudres de Perlimpinpin* de toutes sortes, pour les bêtes et les gens. La meilleure se faisait avec un chat écorché, un crapaud, un lèzard et un aspic, qu'on mettait sous de bonnes braises, jusqu'à ce que le tout fût incinéré.

Il y avait bien un côté chiffonnant, c'est ce que tout contrôle, toute garantie étaient impossibles, mais l'artiste qui vantait sa marchandise était si éloquent, si persuasif, que l'on achetait quand même !

Feu la tante de ma grand-mère faisait *fondre les orgelets*, en y appliquant un grain d'orge mâché à jeun ; mais elle n'avait pas la gloire d'être l'inventrice de ce petit pansement. Se souffler à jeun dans le nez, quand il vous cuit, déloge promptement le mal.

A l'aide d'un verre d'eau froide posé en plein midi et en plein air sur la pauvre caboche frappée d'insolation, certains empiriques *tirent* encore le *coup de soleil*. L'eau se met bientôt à bouillir et la douleur s'envole *en se vaporisant*.

On porte également prompt remède au gonflement des *amirales* (amygdales) aussi bien qu'à la chute ou procidence de la luette, en se faisant tirer une certaine petite mèche de cheveux sise sur le point zénithal de la tête. Mais ce système ne peut être qu'à l'usage des jeunes. Allez donc opérer sur un crâne dénude !... C'est le cas de dire : « Pas mèche ! »

On envoyait le mal de tête en achetant et en portant sur soi des *pierres à migraine*, sorte de petits cailloux ronds, qui, heureusement ne se vendaient pas trop cher : l'on en avait jusqu'à trois pour deux liards... Une bonne *prise* de sel fin agissait encore très éner-

giquement. C'était meilleur marché que le *cristal névritique* ou *pierre américaine antimigraine*, qui a fait fureur, un instant.

Pour empêcher le retour des hémorroïdes, gardez constamment dans votre poche un ou trois marrons d'Inde, jamais *deux*... le mal empirerait !

Le cataplasme de bouse de vache toute chaude s'appliquait avec fruit sur les piqûres des insectes venimeux, et ceux de fiente de brebis détrempée dans du vinaigre, sur les furoncles.

Un bon remède encore contre l'*enrhumure*, de quelque nature qu'elle soit, c'est la *moque de routie au vin sucré* ou non, que l'on approche du feu pour boire chaud, à l'imitation des Grecs et des Romains (1), et dont la vidange se double, triple, quadruple ou quintuple, selon la capacité de l'individu.

Faire *godaille*, alias, faire *chabrole*, c'est-à-dire rincer son assiette à soupe avec un coup de *rouge pur*, que l'on avale tout d'un trait, c'est gagner quarante sous sur le médecin. Qu'on se le dise !...

Avec une si bonne pharmacopée, *silugiens* et apothicaires ne faisaient pas si facilement fortune qu'aujourd'hui. De plus, de tous côtés, affluaient *panseurs* et *toucheurs* pour tous les maux, qui opéraient, et opèrent encore, des cures, des cures stupéfiantes !...

Si nos anciens rois de France avaient, le jour de leur sacre et en d'autres circonstances, le pouvoir de guérir certaines maladies, et surtout les écrouelles, ils ne pouvaient être les seuls à jouir de ce privilège.

Le toucheur d'écrouelles vit encore. Pour être *authentique*, il doit réaliser certaines conditions indispensables.

D'abord, il ne peut être qu'un *septième enfant* — mâle, sans qu'une fille soit venue interrompre l'ordre de progéniture — ou septième fille, sans qu'un garçon soit pareillement intervenu dans la succession d'icelles. Il faut en second lieu que ce septième garçon ou cette septième fille porte sur son corps une certaine marque très caractéristique, imprimée par la nature et qui dénote la faveur incomparable dont il est gratifié par le ciel : triangle, cœur, croix, étoile, fleur de lis ou autre stigmate, qui se dessine sur la cuisse, sur le bras, sur le cou, sur la poitrine, sur le visage ou ailleurs, en se rubéfiant comme les envies.

Pour se faire toucher par ledit guérisseur, il est obligatoire de se rendre à son domicile avant jour et à jeun, la veille ou le matin de telle ou telle fête. Jadis il se rendait très bien dans la famille où il était appelé, mais les lois relatives à l'exercice de la médecine ont changé les choses. Aussitôt entré, la cérémonie commence. On se met à genoux, on récite avec lui des prières, à la suite desquelles il touche le mal, et le pansement est achevé. C'est aussi simple que Bonjour monsieur ou Adieu ma cousine ! Comme honoraire, il ne réclame rien : cela se comprend, c'est le droit exclusif des médecins bien et dûment attitrés; mais il ne refuse jamais ce qu'on lui offre. Il a même une certaine prédilection et de certains égards pour ceux qui lui donnent grassement. Ce que l'on doit réitérer à chaque visite, jusqu'à complète et entière guérison.

Ce qu'il y a de plus étrange en tout cela, c'est que le *toucheur* était en général un assez répugnant personnage — comme on en peut encore juger aujourd'hui, — peu soucieux, malgré les *neuvaines guérissoires*, des principes ou des devoirs religieux :

Ne sachant bien souvent que sa croix, de par Dieu,

écorchant avec assez de talent ses *oremus* prétendus obligatoires...

Pour se donner parfois une façon plus imposante, il ajoute un tas de simagrées : passes, insufflations, etc., que les gens naïfs et les sots regardent comme de nécessité absolue. Mais, en somme, qu'importe tout cela, comme on dit dans le peuple, s'il guérit le mal ?

En l'absence de tout panseur, les empiriques ordonnaient aux malheureux scrofuleux de boire pendant un certain laps de temps dans un crâne humain... D'autres préféraient par intervalles appliquer sur leurs plaies *une main de mort* — mort de maladie — jusqu'à ce que le froid y pénétrât. Les deux choses se faisaient même simultanément.

Pour le chancre, le goître, les flux de sang, les migraines, les *jottras* (1), les dartres et une foule d'autres, les panseurs d'aujourd'hui procèdent à peu près de la même façon que leurs antiques consorts. Toutefois, nous remarquons que les dartres ont surtout des *panseuses*, et plusieurs d'entre elles ne touchent même pas le mal. Elles se contentent d'y appliquer un petit morceau de bois vert, en marmottant je ne sais quelles litanies, puis elles retirent le petit morceau de bois, sur lequel elles *jettent* des milliers d'imprécations, de maudissons, de perditions ; après quoi, elles le suspendent sous le manteau de la cheminée. Au fur et à mesure qu'il sèche dans l'âtre, la dartre *s'effeuille*, c'est-à-dire qu'il s'en dégage des pellicules ou écailles, jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement, ce qui arrive quand le bois est tout à fait sec.

Les bourreaux, au retour d'une exécution, guérissaient aussi par le contact certains maux. L'on croyait

(1) *Dissertatiunculæ de calido potu*. Collection de Gronovius, t. IX, p. 26. *Id.* Meibomius, *De Conviviis veterum*.

(1) Oreillons.

même qu'il était alors dangereux de se jouer d'eux, parce qu'ils pouvaient vous causer bien du tort.

Eprouveriez-vous le désagrément de transpirer des mains, au point de les avoir moites constamment? Etouffez une grenouille dans *la dextre*, et vous serez délivré de cet inconvénient. La main *taupée*, ou main chaude encore d'avoir étouffé une taupe, avait le don, par son seul contact, d'endormir l'odontalgie la plus rebelle.

Aujourd'hui la taupe possède et confère encore un autre privilège. L'enfant dans le maillot duquel on en a étouffé une acquiert par le fait même le privilège de panser les *vers-taupes*...

Les *vers-taupes*?... Hippocrate en parle-t-il? Je ne sais.

Voici, toutefois, ce qu'il en pourrait dire...

De même que les taupinières surgissent çà et là dans les champs ou les prés, de même sur certaines parties du corps, sur le cou, par exemple, et sur... ce qui s'assied..., on voit poindre et grossir certaines tubérosités assez semblables à des furoncles, dont la pointe seule finit par légèrement suppurer. A peine la première a-t-elle *percé*, qu'il en survient une seconde, puis une troisième, puis une fourmilière... au point de condamner le patient à un douloureux torticolis susceptible de durer de six à huit semaines, et quelquefois plus. Ah! quel bonheur, en pareille conjoncture, de pouvoir se débarrasser de toute souffrance en trois ou quatre jours! Dans ce cas, on va vite trouver le *traiteur-taupier*, qui récite avec vous ses toutes puissantes prières, vous touche légèrement, et c'est fait!...

Si nos savants docteurs entendaient parler du *chape* ou *chaple*, assurément ils n'y comprendraient rien! Cependant, à l'inspection, ils constateraient qu'il s'agit ici de certaines glandes au cou et au sein et ordonneraient... Peuh!... Qu'ils reposent en paix! Ils n'y verraient que du bleu... Mieux vaut mille fois recourir au *spécialiste*. Celui-ci commence par *tirer* son couteau. Tout en débitant ses formules *précatoires* et *imprécatoires*, il touche légèrement le mal avec la pointe de la lame, qu'il pique et repique ensuite dans le bois de la porte, derrière laquelle il se tient. Tout à coup, il s'approche de vous, vous retouche une dernière fois, ferme l'instrument et vous congédie en vous promettant une délivrance très prochaine. En effet, *au sortir* de la paroisse, en traversant tel ou tel pont, ou en vous rendant à tel endroit déterminé, si vous êtes de la même commune, l'*enflure* crève, et vous voilà soulagé!

Dans certaines contrées, il est absolument requis que le panseur soit charpentier, sans quoi l'on n'a qu'une médiocre confiance en sa *vertu*. Le brave homme, au lieu de couteau, prend alors... une hache, vous couche sur l'établi, et fait mine de vous en asséner un formidable coup... dans la région *chapelouse*... Mais n'ayez crainte : ce n'est que pour semblant..., il s'arrête à temps, juste à temps, comme le père Abraham sur le point d'immoler Isaac...

Certaines vieilles mazettes ont encore la prétention de guérir le *point de côté* en appliquant sur le siège du mal deux brins de rameau bénit, en croix, et en récitant dévotement cette singulière prière : « Pointe! Pointe sur pointe! Que Dieu te guérisse de cette pointe, comme saint Côme et saint Damien ont guéri Notre-Seigneur au jardin des Oliviers (1)... » Mais, le plus souvent, le point de côté se traite par *attouchement*, comme la rate et le carreau. La rate, tout le monde connaît ce mal; mais le carreau? Il serait bien difficile d'en préciser le diagnostic. Il s'annonce pourtant par un certain gonflement du ventre. Le *toucheur* appelé une fois rendu, on récite avec lui je ne sais quelles prières, puis,

Moribus ingenuas gentes!...

il applique tout simplement la main sur la partie malade... et presque aussitôt inflammation et douleur disparaissent comme une ombre...

Enfin, on n'était pas si crasseux, il y a trente ans, que d'ignorer le nom, la demeure ou le pays du *guarissoux* universel. Celui-là, c'était un phénomène... et sa destinée se dévoilait avant qu'il vît le jour... Si la mère qui le portait dans son sein sentait *reviler* l'enfant pour la première fois alors qu'elle se trouvait au-dessus d'une source, près d'un puits ou d'une fontaine, bonheur! il jouirait du privilège, dès qu'il serait en âge, de guérir toutes les maladies, sans exception. Son pouvoir s'étendait aussi sur les luxations, entorses, *tressaillures* ou foulures, etc. Il y avait même des maux que pour faire *évanouir* il lui suffisait de regarder... Aussi les plus habiles bailleuls et rebouteurs ne pouvaient-ils s'y frotter!

Abbé Noguès.

L'EXTATIQUE DE STABROEK

Le voyage.

Ce vendredi, le tramway à vapeur qui va de Merxem-Anvers à Bergem op-Zoom était bondé de monde : des Hollandais, pour la plupart catholiques, revenant d'Anvers. La flèche de la cathédrale s'estompait dans la brume, un pâle soleil paraissait du côté du port au-dessus de la forêt des mâts, des vergues et des cordages, et le tramway déjà courait à travers les grasses prairies du polder.

(1) Saint Côme et saint Damien, son frère, tous deux médecins, souffrirent le martyre, l'an 303 de Jésus-Christ.

On traverse Eeckeren, un gros village de cinq mille habitants, qui s'enorgueillit de posséder sur une place publique une statue de Léopold II ; sur le tramway, des gens s'interrogent qui ne se sont jamais vus.

— Vous allez à Stabroek ?

— Oui, et vous ?

— Moi aussi.

— Croyez-vous que nous pourrons *la* voir ?

— Oh ! certainement. Elle a ses extases tous les vendredis, surtout les premiers vendredis du mois. Donc, aujourd'hui...

— Qu'est-ce que vous pensez de cette femme ?

— Je ne sais pas. Il faudra voir.

— Et puis, quand on aura vu, saura-t-on ?...

Le tramway court en quelque sorte à la limite du polder et de la Campine. A gauche, c'est la fertilité des terres d'alluvion et, loin, l'Escaut où s'érige, au-dessus de la digue, la cheminée fumante d'un steamer ; à droite, c'est la terre légère et capricieuse : les sapins et les bruyères. D'un côté, les femmes portent ces coiffes de dentelles dont es barbes tombantes encadrent leurs traits ; de l'autre, elles sont coiffées de chapeaux tronconiques de paille tressée qu'elles portent en arrière de la tête.

Ce pays est foncièrement croyant. En ce jour de vendredi, chaque semaine, à trois heures, les cloches de l'église tintent lugubrement pour commém orer le drame du Golgotha; l'âme des simples se recueille, se reporte à vingt siècles en arrière ; tout le monde prie ; tout le monde revoit le supplicié, les bourreaux, les saintes femmes et l'horreur du ciel.

Stabroek

Stabroek est un village d'aspect déjà hollandais ; c'est une grande chaussée droite, très large, bordée d'arbres de taille moyenne et de maisons basses. Au-dessus, le ciel est très vaste. Chaque maison — volets verts, un seul étage — est précédée d'un petit pont, car il y a des deux côtés de la route un ruisseau assez profond. Ces maisons sont bien campées, solides et carrées dans leur tranquille bonheur. Elles semblent goguenardes au passage des étrangers qui viennent de si loin... pour voir. Car elles sont, sinon sceptiques... au moins méfiantes, les maisons de Stabroek ; les maisons et les gens ne livrent pas le secret de leur pensée.

Enquête

Des bonnes gens dévisagent les touristes, des gosses les suivent, tous préoccupés évidemment par le grand voyage qu'ont dû faire ces visiteurs. Ici on parle flamand évidemment, mais quelques-uns parlent le français.

— Où demeure la femme qui... que...?

On comprend de suite, car on répond :

— C'est la première rue à droite, là-bas, la dernière maison à gauche.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

La « demoiselle » du cabaret ainsi interrogée hausse les épaules :

— On ne sait pas.

Cette réponse, lecteur, vous l'obtiendrez tant que vous voudrez à Stabroeck en demandant : Qu'est-ce que cette femme-là ? »

— Qu'est-ce qu'elle a en somme ?

— Tous les vendredis, elle tombe en extase ; cela dure jusqu'à 3 heures, et elle parle avec les saints, avec Dieu. A 5 heures, elle se réveille.

— Et les autres jours de la semaine ?

— Elle est comme tout le monde, comme vous et moi (*sic*), sauf que le haut de son corps est paralysé. Mais elle parle, elle mange, elle boit. Elle est paralysée depuis vingt ans.

— Et ces extases ont commencé ?...

— Il y a trois ans.

— Et le curé, qu'est-ce qu'il dit de cela ?

— On ne sait pas.

— Oui ; mais va-t-il chez elle ?

— Dans la semaine. Pas le vendredi. Elle est, du reste, très pieuse. Moi, je ne sais rien. On ne sait rien ici : on vient d'Anvers pour la voir, mais à Stabroeck, nous ne nous en occupons pas. Quant à M. le curé, il ne veut même pas parler d'elle. Allez la voir, vous en saurez davantage : il va être 3 heures.

Sage conseil, qui fut suivi.

La maison

Sur la route, les bonnes gens groupés sur les seuils indiquent silencieusement du doigt le but aux chercheurs hésitants. Ils désignent une petite maison de briques rouges, à la porte pleine, en bois peint en vert et n'ayant qu'une fenêtre.

Les mœurs sont simples. On pousse la porte, on entre, mais une sonnette, comme une sonnette de boutique, a été mise en mouvement.

Une petite vieille toute courbée — la mère sans doute — et coiffée d'un bonnet violet à pois blancs apparaît :

— Peut-on entrer ?

On peut entrer. Le corridor est blanchi à la chaux, les carreaux rouges du sol sont soigneusement sablés. Tout est pauvre, mais très propre.

Une porte ouverte, et nous sommes dans une chambre remplie de monde, une petite chambre basse où se serrent plus de cinquante personnes, surtout des femmes à l'aspect de bourgeoises portant chapeaux à plumes et vêtements de confection ; il y a quelques paysannes et une dizaine d'hommes.

L'extatique

L'air entre ces murs est étouffant, bien que l'unique fenêtre soit grande ouverte sur le jardin. D'abord, on ne voit que des dos : tout le monde est penché sur quelque chose d'invisible aux survenants. On prie, on répond au chapelet que récite une religieuse.

Les voix sont graves, résolues, et parfois angoissées. Il y a un lit, très propre, très blanc. Il est vide.

Alors quelqu'un nous tire, écarte un peu les assistants et nous indique du doigt sur le pavé celle que nous cherchons.

Vêtue d'un châle rouge et vert écossais, les jambes couvertes par une légère couverture, la tête coiffée d'un petit bonnet blanc, un béguin, une femme est étendue sur le sol, les bras en croix. Ses pieds chaussés de bas blancs dépassent le bas de sa jupe ; ils sont allongés et croisés comme les pieds du Crucifié. Comme les mains du Crucifié, ses mains sont repliées et tiennent des chapelets, qu'on lui a confiés. Comme la tête du Crucifié, sa tête est inclinée ; sa bouche, aux coins abaissés, laisse voir ses dents serrées ; ses yeux, qu'on perçoit mal par les paupières à peu près closes, sont révulsés. Ses traits sont grossiers, mais expriment une extase à la fois douloureuse et voluptueuse.

Tout bas, on interroge :

— Depuis quelle heure est-elle dans cet état ?

— Depuis minuit. C'est ainsi tous les vendredis. Vous ne l'aviez pas encore vue ?

— Non.

— Vous n'êtes pas d'Anvers, alors?

Tous les yeux avides sont braqués sur cette forme maigre étendue ; parfois elle remue, un spasme la secoue ; elle porte la tête de droite à gauche en un signe de dénégation comme en ont les épileptiques. Alors la récitation des prières s'interrompt, on n'entend plus que le cliquetis des chapelets, le crépitement de la flamme des cierges qui brûlent devant une statue du Sacré-Cœur.

Les murs de la chambre sont encombrés d'images saintes. Sur la cheminée, il y a une copie passable d'un tableau de l'Ecole flamande, le *Mariage mystique de sainte Catherine*. La sainte échange avec le Christ un anneau de fiançailles. C'est en l'honneur du même divin fiancé que la femme étendue porte une alliance, m'explique-t-on. On voit au chevet du lit le portrait du Pape, une reproduction de l'*Ecce Homo*, la tête martyrisée qui se figea sur le mouchoir de Véronique au jour de la Passion, puis des images de Notre-Dame de Lourdes. Sur des planches, il y a des statuettes des mystiques fameux : Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François d'Assise, dorées et peinturlurées, icones laides, sans art et prétentieuses comme celles que vend le quartier-Saint-Sulpice.

Au-dessus de la porte, un crucifix montre à l'évidence le modèle de l'attitude prise par la femme.

Ce qu'elle voit.

Mais soudain voici qu'elle se secoue ; ses membres se dégourdissent. Il est trois heures et quelques minutes.

Tantôt j'ai voulu lever son bras, soulever sa tête ; ils étaient raidis, pesants comme du plomb... De cela s'étonnaient naïvement les assistants. La femme sort de son état cataleptique. Elle s'assied, regarde autour d'elle, et ne s'étonne pas de voir ce monde penché sur elle.

On la transporte sur son lit, on lui confie tous les chapelets, on la supplie de prier.

Lentement une douleur, un effroi se peignent sur ses traits grossiers ; ses yeux qui sont purs et très beaux s'assombrissent. Elle semble avoir peur ; alors on lui présente la croix d'un chapelet qu'elle baise avec frénésie. Une femme qui l'assiste lui fait devant le visage avec la main quelques sortes de passes qui la calment.

Elle parle, anxieuse ; tout le monde écoute :

— Elle dit que tout le monde n'a pas donné son chapelet.

Puis, tout à coup, elle s'assied à l'extrême bord du lit ; on croit qu'elle va tomber ; elle sourit, elle cause à des invisibles ; elle penche la tête, elle fixe le sol, elle regarde les pieds d'un homme qui recule inquiet ; elle murmure :

— Elle voit, nous dit-on, l'enfant Jésus.

Elle est en proie à une infinie piété ; elle compte lentement et parle :

— Une... deux... trois...

Puis avec des marques d'effroi :

— Sur la tête...

Il paraît qu'elle vient de voir les trois chutes du Christ.

Ses traits se rassérènent, ses yeux sont grands ouverts, ils suivent quelque chose qui vole, qui monte lentement en décrivant dans l'espace de grandes courbes.

Je demande tout bas :

— Vous n'avez jamais fait venir de médecin ?

L'extatique sanglote dans son lit. On me dit :

— Elle prie pour la Belgique.

Il fait étouffant. Il y a dans l'air une odeur de médicament. Malgré la fenêtre ouverte, tout le monde est congestionné. Je regarde les femmes : elles prient avec frénésie ; sur leurs figures, plus ou moins fortement, elles reproduisent les expressions de l'extatique.

***

Ah ! qu'il était tiède et caressant au dehors le vent de ce printemps pourtant maussade. Et malgré la joie de boire l'air pur, de voir défiler du tram les maisonnettes et les arbres, on emporte l'image de cette femme en qui semblait parfois se résumer toute l'humaine souffrance.

Il y a entre le ciel et la terre beaucoup de choses que nous ne comprenons pas, dit le grand Will. Des mécréants soupçonneux s'en vont de Stabroek troublés ; tant de siècles après les scènes du Golgotha, la figure convulsée du pâle Crucifié réapparaît aux simples de cœur, — miracle ou non, n'importe, — et voici que sur des traits grossiers, inintelligents, se reproduisent les expressions de douleur, d'amour et d'effroi qu'eurent au pied du gibet les disciples du Supplicié.

(*Messager de Bruxelles*). ETHÈREL.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

Macrocosme. — En Occultisme, il faut entendre sous ce terme l'ensemble de la Nature : l'Univers tout entier.

Madan. — Terme sans krit, qui sert à désigner une classe d'élémentaires d'une méchante nature, qui affectent la forme animale, principalement celle d'un bœuf énorme avec de petites jambes courtes.

Le Madan vit en bonne intelligence avec le sorcier, auquel il prête volontiers son concours pour faire du mal à l'homme, le rendre malade et le faire même mourir.

Il existe divers genres de Madans : le *Madan-koumil*, le *Madan-poruthou*, le *Madan-schudala*, le *Madan-schula*, etc., etc.

Le Madan-Koumil est un esprit élémentaire de l'eau, une *ondine;* son qualificatif de *koumil* désigne le bruit que fait une bulle d'air en s'élevant dans l'eau. Cet esprit n'est pas mauvais, c'est plutôt un lutin espiègle qui aide les hommes suivant ses moyens ; c'est-à-dire qu'il l'aide à arroser ; il fait également tomber la pluie et il seconde les hydromanciens dans leurs pronostics.

Le Madan-Poruthou, lui, est une sorte d'esprit Herculéen, le plus puissant des madans au point de vue musculaire ; c'est lui qui, dans les séances obscures de spiritisme, soulève les meubles les plus lourds, les déplace et les transporte d'un endroit à l'autre ; c'est lui aussi qui peut, dans bien des cas, aider à des expériences de lévitation.

Le Madan-Schoudâla est une sorte d'esprit-vampire assoiffé de sang ; aussi vit-il autour des abattoirs,

fréquente-t-il les lieux de supplice, les champs de carnage et réside-t-il de préférence dans les cimetières, principalement autour des fosses communes, où l'attire l'odeur et l'abondance des cadavres frais.

Enfin le Madan-Schoula est un mauvais esprit très glouton, très goulu et gourmand, qui aime à résider dans les cuisines. — Il est l'ami des hommes qui lui font du bien, inconsciemment, parce que ce sont par exemple de bonnes fourchettes ; il joue au contraire des mauvais tours à ceux qui lui déplaisent, c'est-à-dire qui ont un fluide répulsif (qui les repousse loin de lui).

Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas versés dans l'occultisme auront peut-être de la peine à admettre les lignes qui précèdent, mais nous pouvons leur garantir qu'elles sont exactement l'expression de la vérité. Ainsi nous pouvons leur garantir que nous avons vu, de nos yeux vu, ce qu'on appelle vu, dans des séances psychiques, des bras énormes de Madan-Poruthou, nous avons touché leurs mains, qui ne mesuraient pas moins de 48 à 50 centimètres et qui étaient recouvertes de poils rudes et longs de 2 ou 3 centimètres.

Nous terminerons cet article sur les Madans en disant qu'il y a peut-être plus de six mille espèces d'Esprits de la nature et nous engagerons ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir cette question à lire la *Doctrine Esotérique à travers les âges*, 2 vol. in-12, Paris, Chamuel 1900; — nous leur recommanderons tout spécialement le chapitre XIV, Tome I, page 325, dans lequel ils verront une nomenclature assez consi dérable des esprits connus des Chaldo-Assyriens.

Madhou. — Terme générique qui sert à désigner certains génies malfaisants de la mythologie hindoue.

Mage, Magie, Magisme. — La Magie est la science traditionnelle des secrets de la nature, elle nous vient des Mages de l'Orient. — A l'aide de cette science l'Adepte ou Initié se trouve investi d'une sorte de toute-puissance relative, mais ce qui est certain, c'est qu'il peut obtenir des résultats tout à fait en dehors de la portée du commun des mortels.

Parmi ces Mages célèbres, nous mentionnerons : Hermès Trismégiste, Osiris, Orphée, Apollonius de Thyane, l'empereur Julien, Merlin, Cornélius Agrippa, Eliphas Lévi, Stanislas de Guaita, le Sàr Péladan, Philippe de Lyon, etc.

Pour parvenir à la puissance magique, il faut quatre qualités indispensables : une intelligence éclairée et instruite, une audace que rien ne saurait arrêter, une volonté inflexible et une discrétion à toute épreuve ; du reste, voici le quaternaire du Mage :

Savoir, Vouloir, Oser, Se taire.

En Magie, il n'y a qu'un dogme :

Le visible est la manifestation de l'invisible ; en d'autres termes : le Verbe parfait est dans les choses appréciables et visibles en proportion exacte avec les choses inappréciables à nos sens, invisibles à nos yeux. Le Mage doit avoir une volonté ferme, car la volonté exerce sur tout ce qui vit une influence Universelle ; aussi le développement de cette faculté doit être le but que doit poursuivre tout homme qui veut commander aux forces de la Nature. Le Mage doit élever une main vers le ciel et abaisser l'autre vers la terre en disant : « Là-haut l'immensité, là-bas, l'immensité encore, toujours l'immensité ; l'immensité = l'immensité !... »

L'ancien Magisme, aujourd'hui dénommé Magie, embrassait dans son ensemble toutes les sciences : l'Astrologie, l'Astronomie, l'Alchimie ou l'Hermétisme, la Thérapeutique, la science des Nombres, etc.

Ici, il ne saurait être question de la Magie des peuples sauvages, qui n'est qu'un amas de grossières superstitions et de procédés empiriques plus ou moins obscurs; ce Magisme, de même que la Magie empirique des campagnes n'a rien à faire ici ; ce n'est du reste que du Fétichisme, si l'on veut, une sorte de religion grossière et barbare, mais ce n'est nullement de la Magie.

Chez les peuplades nègres par exemple, la superstition est portée à son comble; les amulettes et les Gris-Gris y jouent un rôle considérable. Ainsi pour un nègre de certaines peuplades d'Afrique, tout objet peut devenir un talisman, un amulette protecteur habité par les esprits, et dès lors peut devenir l'objet d'un culte particulier !

La Magie, qu'on devrait plutôt appeler de son ancien nom le Magisme, a été la première doctrine religieuse, morale et politique de l'humanité. — Son nom est dérivé du grec Μαγος et Μαγεια (mage, magie) qui n'est que l'altération des termes *Mog*, *Megh*, *Magh*, qui, en Pehlvi et en Zend, signifient Prêtre, Sage, Excellent, d'où dérive le mot kaldéen *Magdhim*, qui signifie haute Sagesse, Philosophie sacrée, Théosophie.

D'après cette étymologie, la Magie serait donc l'ensemble des connaissances possédées par ces Mages ou Philosophes de l'Inde, de la Perse, de la Kaldée et de l'Egypte.

Quelle que soit l'opinion que l'on professe pour la Magie, il est un point indiscutable, c'est qu'elle a exercé et exercera toujours une attraction considérable sur tous les esprits chercheurs et que, par dessus toutes choses, elle ne cessera d'exciter toujours une grande curiosité.

(*A suivre.*) Jean Darlès.

ÇA ET LA

Encore les sourciers

M. Gast, de Quintin, semble avoir fait faire un pas à cette question des sourciers si controversée. Voici, en tout cas, l'expérience à laquelle il s'est livré :

Un industriel, ayant besoin d'une grande quantité d'eau (30 à 40.000 litres par 24 heures) à une température à peu près constante, appela un sourcier jouissant d'une grande réputation. Assistèrent à l'opération deux docteurs en médecine, un ingénieur agronome et M. Gast, réunis dans une prairie. Le sourcier prit une petite baguette naturellement fourchue en bois de chêne, dont les deux branches avaient environ 25 cm. de long et 5 à 6 mm. de diamètre ; il prit séparément dans chacune de ses mains les deux branches de la fourche, tenue verticalement, puis il arpenta le terrain ; à un moment donné la baguette s'inclina, puis s'infléchit absolument vers le sol, sans que les mains de l'opérateur eussent fait un mouvement. On marqua le point du sol indiqué par la position la plus déclive de la baguette, puis le sourcier continua à marcher, et la baguette se releva peu à peu. L'homme revint au point marqué en comptant ses pas et dit qu'il y avait là une source à tant de mètres de profondeur pouvant débiter tant de litres Dans d'autres pièces de terrain, il trouva d'autres sources ou à débit insuffisant ou trop profondes. On revint par une route et en passant sur la conduite d'eau de la ville, la baguette indiqua une source très abondante, naturellement. Après une autre prouesse analogue, et au retour à l'usine, le sourcier trouva dans un terrain contigu la source désirée comme débit et comme profondeur. M. Gast plaça deux bouteilles au point précis obstinément indiqué par la baguette ; le temps était beau et la terre assez sèche. L'homme monta sur les deux bouteilles et aussitôt la baguette se releva ; le sourcier était isolé. M. Gast lui toucha l'épaule, rétablissant la communication, et la baguette, mue comme par un ressort, s'abaissa. La source fut trouvée sensiblement à la profondeur indiquée par le sourcier et elle est très abondante. Plusieurs personnes essayèrent de se servir de la baguette sans succès ; seul un jeune médecin réussit et il a eu depuis plusieurs fois l'occasion d'utiliser sa faculté. Le sourcier apprit à M. Gast que la nature du bois est indifférente et que la baguette n'indique que les eaux courantes, jamais les eaux stagnantes. — Voilà donc le pouvoir de la baguette magique sur le point d'entrer dans le domaine scientifique, après avoir été mille fois nié ou ridiculisé.

Clairvoyance prophétique

La comtesse Schimmelmann a fait à un de nos confrères le récit suivant :

« Il y a deux ans je jetai l'ancre, avec mon yacht, le *Duen*, dans le Lymfiord. Mon plus jeune fils, un beau garçon, aux boucles dorées, ramait dans une barque, avec un marin, à environ un mille et demi du yacht. On pouvait les voir très bien encore dans l'air pur du nord, et les observant, je vis distinctement l'enfant se lever et faire chavirer la barque qui se remplit d'eau. Je les vis tous deux se débattre dans l'eau, puis mon garçon enfoncer de sorte qu'on ne voyait plus que ses boucles dorées flotter à la surface des vagues. Cela prit plusieurs minutes, mais dès que je vis chavirer l'embarcation, j'appelai au secours et fis embarquer l'équipage dans le bateau de sauvetage. Ils se dirigèrent avec rapidité vers le lieu de l'accident, mais il n'y arrivèrent qu'au bout de quinze minutes. Ils trouvèrent la barque saine et sauve et les deux promeneurs occupés à pêcher. Ils ne pouvaient se figurer comment j'avais pu voir semblable chose et ils virèrent de bord pour s'en retourner ; mais après quelques coups d'aviron donnés, tout se passa comme je l'avais vu environ quinze minutes auparavant ; grâce à leur présence sur les lieux, le second put juste à temps saisir les boucles de mon garçon au moment où il disparaissait sous l'eau, pendant que le marin s'accrochait à la barque ; mais ils purent être sauvés tous deux. Je n'ai jamais eu de visions..., et je ne puis m'expliquer ce fait qu'en admettant que j'ai reçu un avertissement de Dieu pour sauver la vie de ces deux êtres. »

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J.-C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE SEPTIÈME (*Suite*)

Au mot cœlestium il frémissait déjà ; au mot terrestrium plus encore, et ordinairement le mot infernorum achevait de le vaincre, en le faisant tomber à genoux ; ou bien, s'il nous résistait une première fois, il nous cédait ordinairement, à la seconde ou à la troisième. Mais il fallait, pour cela, que notre geste et notre accent fussent très impératifs. Les mêmes paroles, récitées simplement, étaient loin de produire sur lui le même effet. Comme à un moment j'entendais l'accentuation de M. D... faiblir un peu : — Je vous en prie, lui dis-je, articulez plus vigoureusement. — Veux-tu te taire ! s'écria le démon en me regardant avec colère, il faut toujours que tu dises des choses comme cela, toi !

Dans le sermon qu'il avait prêché le soir, M. D... avait eu, entre autres beaux mouvements, une magnifique apostrophe à la croix. Il la répéta devant Ossian, et il eut la consolation d'en recevoir en échange un torrent d'injures, bien capables de prouver que le sermon n'avait pas été sans fruit. Enfin, dans cette seconde nuit, nous commençâmes à remarquer un phénomène singulier, qui se produisit constamment depuis et qui resta longtemps sans explication pour moi : je veux parler de la terreur que mon front inspirait au démon quand je le tenais dans mes bras, pour l'empêcher de se frapper la tête contre le mur ou le pavé et de se faire ainsi des blessures qui seraient restées à Cantianille ; quand, dis-je, en ce moment, mon front venait à toucher le sien, on aurait dit que, pour lui, c'était un charbon ardent.

Il détournait la tête violemment, l'agitait de côté et d'autre. — « Oh ! ce front ! ce front ! s'écriait-il ôte ce front de là ! quelle saleté de front ! — Et il paraissait en éprouver une telle douleur que, depuis ce moment, j'employai le contact de mon front pour le vaincre, arme qui devenait plus puissante encore, lorsque j'y ajoutais la récitation à mi-voix de l'*Ave*

Maria ou du *Magnificat*. — « Ce n'est pas assez que tu pries, brigand, me disait-il, il faut encore que je t'entende. » — Et, s'il ne pouvait m'imposer silence en s'agitant, il essayait de le faire en chantant lui-même ses prières. Puis il s'interrompait pour me dire : — « Je chante, mais je ne prie pas !... » — Combien d'autres font comme lui !

Dans cette nuit, plus terrible que la précédente, nous lui arrachâmes deux ou trois pactes, que nous brûlâmes encore après les avoir lus. Ces pactes étaient faits depuis peu de temps et n'avaient pas grande importance. Cantianille s'y engageait à fuir le prédicateur et moi, à ne pas aller au sermon, etc. Le démon avait préparé ces pactes pour nous faire perdre à les prendre un temps précieux que, sans cela, nous aurions employé à lui en prendre d'autres. Vers les trois heures du matin, Cantianille nous quitta, comme la veille, bien épuisée par la douleur, mais cependant soutenue quelque peu par l'espérance. Elle commençait à croire sa délivrance possible. Nous nous reposâmes le samedi saint et le jour de Pâques. Autant du moins qu'on peut se reposer au confessional et aux offices, et nous nous préparâmes à consacrer toute la journée du lundi suivant à une lutte. que nous espérions bien être la dernière. En effet, le lundi matin, pour rester toute la journée dans ma chambre, nous prétextâmes l'un et l'autre un travail en commun, et, dès les huit heures, Cantianille arriva, après avoir donné chez elle pour raison de son absence, qu'elle allait à Chassy chercher une sous-maîtresse. Deux séances eurent lieu ce jour-là, l'une de huit heures du matin à midi et demi, l'autre de deux heures à huit heures du soir.

Je ne me rappelle pas qu'il se soit passé rien de plus que dans les nuits précédentes. Seulement, la rage du démon était plus violente. Nous avions attaché Cantianille sur un fauteuil par la ceinture. Mais, à peine Ossian était-il arrivé dans son corps, qu'il s'était échappé de ses liens et nous pouvions à peine le contenir. Il essayait plus encore que précédemment, de tuer sa victime, ou de se jeter par terre pour se mieux défendre ; car nous remarquions qu'une fois à terre, il était beaucoup plus fort. Enfin, il manifestait hautement l'espérance de la garder « parce que, disait il, à M. D..., toi, tu vas partir, et Charles restera seul »

M. D... était désolé ; il sentait tout le danger qu'il y avait pour nous dans cette affaire, si le démon venait à blesser Cantianille, ou si, malgré nos précautions, quelque chose transpirait au dehors. Ce qui le désolait surtout, c'était la pensée de quitter Cantianille sans avoir achevé de la délivrer; or, le soir, Ossian restait maître de plusieurs pactes. et M. D... partait le mercredi matin de très bonne heure.

Le lendemain, mardi, il était exténué et malade. Impossible pour lui de passer la nuit suivante en exorcisme. Cependant Cantianille n'était pas délivrée. Qu'allait-elle devenir ? Elle vint me trouver dans la soirée au confessional, et, malgré ses fatigues et les nôtres, elle me supplia de demander encore une séance à M. D.... En même temps, elle me remit une lettre d'Ossian, dans laquelle il me disait à peu près ceci : — « Ton monstre de Dieu me force à t'écrire qu'il faut encore une séance ce soir. Toi, Charles, tu as été choisi de toute éternité pour la sauver. Et toi D... tu dois aider Charles. » — Ces deux pensées étaient accompagnées des blasphèmes les plus affreux (nous parlerons plus longuement tout à l'heure de ces lettres des démons). Je montrai cette lettre au prédicateur, et son zèle l'emportant de beaucoup sur ses fatigues, il accepta. Cantianille put donc, à sa grande joie, revenir à neuf heures.

D'après ce que le démon m'avait dit, nous avions encore cinq pactes à lui arracher, tâche qui nous paraissait bien difficile, mais que nous entreprenions avec autant de courage que de confiance en Dieu. Ossian était plus acharné, plus violent, plus affreux que jamais. Il sentait que le combat ne devait durer que quelques heures, et il se défendait en conséquence. A une heure du matin, nous lui avions cependant arraché quatre pactes. Il en restait un, qu'il nous disait signé du sang de Cantianille, et auquel, pour cela, il tenait bien davantage. Il nous faisait croire aussi que c'était le dernier, et, comme la pauvre enfant ne savait pas combien elle en avait fait, elle partageait notre illusion. Une dernière lutte s'engagea donc d'une heure à trois, lutte épouvantable, dont le souvenir me fait encore frissonner d'horreur !...

Un instant surtout la scène fut affreuse : après avoir agité sa victime avec une rage indescriptible, Ossian l'abandonna pour la laisser souffrir. Je la vois encore, cette pauvre femme, se rouler par terre à nos pieds comme un ver de terre à demi écrasé : et nous ne pouvions rien pour la soulager, absolument rien! Nous lui proposâmes d'aller chercher un médecin, une religieuse, ses parents ; mais c'eût été révéler sa position: elle ne le voulut pas. Elle restait donc en proie aux plus épouvantables tortures, et M. D... marchait à grands pas dans la chambre, priant Dieu de venir à notre aide, quand tout à coup nous entendîmes Cantianille appeler à son secours, non pas le bon Dieu, mais le démon ... « Ossian ! Ossian ! s'écriait-elle, viens me soulager ! viens ! viens ! » — Et, malgré nos prières, elle répétait ce cri :

— « Viens ! viens ! Ossian ! » Elle ne tarda pas à être entendue. Ossian arriva triomphant, insultant à notre douleur et chantant victoire... Mais Dieu l'attendait là pour l'humilier. Nous luttâmes avec lui plus d'une heure encore, priant, suppliant Dieu et la sainte Vierge d'écraser ce monstre. — « Cette prostituée, s'écriait-il (c'est ainsi qu'il appelait la sainte Vierge), cette prostituée ! ce n'est pas la peine que tu lui parles si haut, est-ce qu'elle n'est pas à côté de vous ? ». Et il tournait ses regards furieux vers un être invisible pour nous, mais visible pour lui, qu'il insultait d'une manière affreuse...

Encouragés par cette présence de Marie, nous redoublions d'efforts. Enfin, le bon Dieu qui met lui-même dans nos cœurs les prières qu'il veut exaucer, rappela à M. D... ce beau titre donné à Marie par les saints Pères : *Omnipotentia supplex*, ô toute-puissance suppliante ! Ce mot fut pour le démon comme un coup de foudre. Il fut terrifié en l'entendant ; aussi nous hâtâmes-nous de le répéter avec le plus de ferveur possible. Nous fûmes enfin exaucés, et le démon vaincu nous rendit le pacte signé, comme il l'avait dit, du sang de sa victime... Mais ensuite, quelle violence ! quelle rage ! Peu nous importait, nous avions conquis

ce maudit pacte, et nous croyons Ossian définitivement vaincu.

Il quitta enfin Cantianille. Quelle scène alors succéda pour nous à toutes ces horreurs ! Assise à côté de nous, haletante, épuisée, les cheveux épars, sa robe noire toute rougie de la poussière du carreau, cette pauvre femme était ivre de joie, elle se croyait sauvée ! Nous la croyions sauvée nous-mêmes ! Que nous étions bien récompensés de nos fatigues et de nos douleurs !..... Tout en priant elle tournait les yeux vers un tableau de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, quand elle vit apparaître la belle dame qui l'avait tant secourue, et Jésus avec elle !... Non, jamais je n'oublierai ni sa prière, ni l'expression de bonheur céleste qui resplendit alors sur son visage baigné de larmes...

« Oh ! qu'ils ont l'air contents, s'écria-t-elle ; mon Dieu, si vous pouviez donc les voir ! Comme ils vous regardent ! comme ils vous bénissent ! Oh ! merci, merci, ma bonne mère ! merci, mon bien-aimé ! Tu viendras me voir encore, n'est-ce pas ? J'en aurai bien besoin ; je vais tant souffrir ! Mais, je te le promets, je veux faire autant de bien que j'ai fait de mal ! Merci, mon Dieu, merci. »

Et, quelque temps après, le désordre de ses vêtements quelque peu réparé, elle s'en alla, ne sachant comment nous exprimer sa reconnaissance. Quelle était heureuse ! Et que nous étions heureux !

En revenant de la reconduire, M. D... et moi, nous pleurions encore de joie ! — « A quelle œuvre m'avez-vous associé là, mon cher ami ! me disait-il en m'embrassant. Quelle grâce le bon Dieu nous a faite en nous donnant une telle victoire ! »

Il était quatre heures du matin, quand je rentrai dans ma chambre. A cinq heures, M. le prédicateur partait, me laissant seul pour garder notre conquête et la défendre contre de nouvelles attaques.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

PHÉNOMÈNES ANORMAUX SPONTANÉS QUI SE SONT PRODUITS A TURIN, RUE BAVA, DANS LE COURANT DE NOVEMBRE 1900.

La *Revue des Sciences psychiques* publie au sujet de ces faits curieux dont nous avons déjà parlé, les résultats de l'enquête qu'a faite le Dr Livio Silva.

Voici quelques-uns des témoignages qu'il a recueillis.

Attestation de Rajnero

« Je soussigné, propriétaire de l'établissement de bains de l'Annonciade, rue du Pô, 51, atteste sur mon honneur, que ce qui suit est conforme à la pure vérité et à l'absolue conviction que je me suis faite sur l'existence réelle de faits inexplicables arrivés au mois de novembre dans la *Bottiglieria Cinzano*, située rue Bava, 6. Voici les deux faits que je puis le mieux préciser :

« 1° Le 27 novembre, je me trouvais dans la première salle du débit de vins en compagnie de M. Fumero. La femme de ce dernier s'était rendue à Nole. J'étais assis à une table avec une autre personne. Le garçon se trouvait dans la deuxième salle occupé à rincer des bouteilles dans un endroit où je le voyais parfaitement et continuellement. Tout à coup, deux souliers tombent à mes pieds, provenant de la cuisine. *A l'instant* je me précipite, suivi de M. Fumero à la cuisine, pour surprendre le farceur — s'il y en avait un, — en flagrant délit : je monte l'escalier qui conduit à la soupente ; mais là je ne trouve personne. Je restai alors convaincu que les souliers étaient venus d'eux-mêmes à mes pieds. Auparavant, les souliers devaient être à leur place habituelle. Je les vis alors qu'ils étaient encore en l'air. Le garçon, durant le phénomène, n'avait pas bougé de l'endroit où il se trouvait auparavant.

« 2° Me trouvant à la cave avec M. Merini, comptable, je vis *sous mes yeux*, tandis que je tenais à la main une bougie allumée, des bouteilles pleines se rompre et se renverser. Immédiatement après l'observation de M. Merini, que la fermentation du vin pouvait être la cause de l'explosion, des bouteilles vides commencèrent aussi à se rompre. Personne certainement n'avait pris part à la rupture de ces objets.

« Ces deux faits me persuadèrent, plus que toute autre chose, que les phénomènes qui se passaient dans la buvette ne pouvaient être dus à aucune fraude, pas plus de la part des époux Fumero, que de celle du garçon, ni de n'importe quelle autre personne.

« Je dus donc revenir sur l'opinion que je m'étais faite dès le premier instant, alors que Mme Fumero me racontait les fureurs du chat, la disparition des mets, etc., qu'elle et le garçon de café étaient sans doute sujets à quelque maladie qui les poussait à commettre eux-mêmes ces actes en cachette.

« CHRISTOFLE RAJNREO. »

« Turin, 22 décembre 1900. »

Attestation du comptable Merini.

« J'eus connaissance des phénomènes de la rue Bava par des journaux d'autres villes, quelques jours après qu'ils s'étaient manifestés pour la première fois. Je me rendis immédiatement sur les lieux, au n° 6 de la rue Bava (*Bottigliera Cinzano*).

« C'était une des après-midi du 19 au 25 novembre. J'étais peu disposé à admettre les faits dont on parlait, mais j'étais toutefois enclin à les accepter si j'avais pu assister à quelque manifestation absolument évidente. J'arrivai sur les lieux quand, au dire des personnes présentes, les manifestations battaient leur plein. J'entendis raconter par ceux que j'interrogeai beaucoup de choses merveilleuses dans lesquelles je notai des exagérations évidentes de détails et des contradictions ; aussi, apprenant que les manifestations avaient lieu à la cave, sous les yeux de qui que ce fût, j'exprimai le désir de m'y rendre moi-même.

« Là, en compagnie de plusieurs autres personnes, je vis se rompre des bouteilles sans cause apparente et plausible. Je voulus rester seul pour mieux vérifier le phénomène. Les autres personnes ayant accepté cette proposition, je fus enfermé dans la cave, tandis que tout le monde se retirait au fond du corridor où commence l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. Je commençai par m'assurer, à l'aide d'une bougie, que j'étais réellement seul. Cet examen était facile, grâce à la petitesse de la cave et à la diffi-

culté qu'il y aurait eu à se cacher derrière le peu d'ustensiles d'usage vinaire qui s'y trouvaient. Le long des parois les plus longues de la cave, on avait disposé une série de robustes poutres soutenues à chaque bout par des pieux. Ces planches étaient entièrement couvertes de bouteilles vides et pleines. Je fais encore noter que la fenêtre regardant sur la cour qui servait autrefois à éclairer la cave était en ce moment obstruée par une planche.

« Je vis alors plusieurs bouteilles vides et pleines se rompre d'elles-mêmes *sous mes yeux*. J'approchai une échelle du lieu où elles se brisaient avec plus de fréquence et je montai jusqu'au dernier échelon. Je pris une bouteille vide qui s'était rompue peu auparavant et dont il ne restait à peu près que la moitié inférieure ; je l'isolai des autres : en la plaçant à quelque distance du lieu où elle était auparavant, c'est-à-dire sur le sommet d'un des pieux de soutien des planches. Au bout de quelques instants, la bouteille achève de se rompre et vole en éclats. Voilà un des faits que je puis mieux certifier.

« Examinant avec attention la manière dont se rompaient les bouteilles, je pus constater que la rupture était précédée du craquement spécial propre au verre lorsqu'il se fend. J'ai fait déjà observer que *les bouteilles vides se brisaient aussi* — d'où il faut exclure que l'explosion fût dûe au développement des gaz par la fermentation (chose du reste peu probable).

« Pour donner une idée du bruit fait par les bouteilles en se brisant et de l'émiettement qui s'ensuivait, j'ajouterai que cela pouvait se comparer à la rupture de ces gouttes de verre qui se réduisent en poudre lorsqu'on les érafle et qui sont connues sous le nom de *larmes bataviques*.

« Quant à la cause mystérieuse de ces phénomènes, j'avoue que, bien que je n'aie eu aucun motif de m'en effrayer, j'éprouvai toujours en leur présence un certain sentiment d'étonnement et de crainte que je ne sais à quoi attribuer sinon à ce que j'ai dû reconnaître que la cause de ces faits était intelligente et se rebellait à toute volonté. En d'autres termes, si l'on parvenait à me convaincre que les esprits existent, je devrais vraiment dire qu'ils étaient les auteurs invisibles de ce vacarme. J'affirme cela explicitement parce que j'avoue qu'avant de voir de semblables choses, j'étais bien loin de croire qu'elles pussent produire tant d'effet sur moi.

« Je déclare sur ma parole d'honneur que ce qui précède est conforme à la vérité, dans la certitude où je suis de ne pas avoir été victime d'une illusion ou d'une fraude.

« Comptable PIERRE MERINI.

9 janvier 1901.

« Turin, rue Pietro Micca, 9. »

Phénomènes observés par le professeur Lombroso.

« J'entrai dans la cave d'abord en pleine obscurité et j'entendis un bruit de verres brisés et des bouteilles rouler à mes pieds. Les bouteilles étaient rangées sur cinq compartiments superposés l'un à l'autre. Au centre se trouvait une table grossière sur laquelle je fis poser six bougies allumées, supposant que les phénomènes spirites dussent cesser à une vive lumière. Mais au contraire je vis trois bouteilles vides, posées debout par terre, rouler comme si elles avaient été poussées par un doigt, et se rompre près de ma table. Pour obvier à quelque truc possible, je palpai et examinai minutieusement avec une chandelle toutes les bouteilles pleines qui se trouvaient sur les rayons, et je m'assurai qu'il n'y avait ni fil ni ficelle qui pussent expliquer leurs mouvements.

« Au bout de quelques minutes, deux d'abord, puis quatre, puis deux bouteilles encore du 2e et du 3e rayon se détachèrent et tombèrent à terre sans brusquerie, comme si elles avaient été portées par quelqu'un ; et après leur descente plutôt que leur chute, six se brisèrent sur le sol humide, déjà imprégné de vin : deux seulement restèrent intactes. Un quart d'heure après, trois autres bouteilles du dernier rayon tombèrent et se rompirent à terre. Puis, au moment d'abandonner la cave, à l'instant où je sortais, j'entendis encore se rompre une bouteille. »

DE LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE A DISTANCE NORMALE ET PROVOQUÉE

C'est le titre d'une conférence faite à la « Société d'Etudes psychiques de Nancy », dans sa séance du 8 mars 1901 et que publie le dernier *Bulletin* de cette société.

Nous extrayons de cette conférence le récit de deux faits dont M. Balme fut le témoin personnel.

En 1888, habitant encore Nancy, je donnais des soins à Mme la comtesse de L... pour une dyspepsie ; cette malade ne voulait pas suivre les conseils du médecin de la famille et se rendait à mes consultations. J'insiste sur ce point, car jamais je ne suis entré dans sa maison ; elle habitait d'ailleurs hors Nancy. Je dirai même qu'elle m'était très sympathique et qu'elle-même avait su apprécier les soins que je lui donnais.

Un an après, elle vint de nouveau me voir pour la même cause, mais atteinte en plus de vertige stomacal.

Trois jours après sa visite, le 19 mai 1899, je rentrais chez moi et, dans l'antichambre, en défaisant mon pardessus, j'entendis distinctement ces paroles : « Comme je « me sens mal et personne pour me secourir » ; puis j'entendis le bruit d'un corps se laissant choir sur une chaise longue à ressorts ; la voix était celle de Mme de L... et comme elle paraissait provenir de ma chambre à coucher, je m'y précipitai, ma femme était seule près de la fenêtre et lisait ; elle n'avait fait aucun bruit et n'en avait pas entendu. Il était 10 heures 3/4. Cela paraissait donc être une illusion ; pourtant, tout le temps de mon dîner, cette phrase, cette voix, ce bruit de chute revenait constamment à mon esprit, et je fus très heureux, mon repas terminé, de me retirer dans mon cabinet de travail pour étudier de près les sensations que j'avais éprouvées, car c'était la première fois que pareille chose m'arrivait.

L'esprit plongé en plein dans le sujet, je me sentis subitement en état d'hypnose et je vis très distinctement ma malade chez elle, debout près d'une table.

Je vais ici sortir de mon sujet de transmission de pensée, quoique restant dans le domaine du magnétisme ; le cas est assez intéressant pour vous le narrer dans tous ses détails.

Je dois vous prévenir qu'à cette époque je me mettais souvent moi-même en sommeil, essayant de répéter les expériences de M. Dumont.

Je vis donc ma malade très distinctement, plongé que j'étais dans cet état d'hypnose qui durait d'habitude deux minutes environ et que je provoquais à ma guise ; je suivis ainsi tous ses faits et gestes, me rendant compte de la disposition de la maison.

Elle alla d'abord à la cuisine, en fit plusieurs fois le tour, revint à la salle à manger, s'adossa contre le buffet pendant longtemps, paraissant causer avec un monsieur qu'il me fut impossible de dévisager, puis, prenant la porte de l'antichambre, se dirigea vers l'escalier ; la marche était lente et indécise.

Au premier étage, elle se dirigea à gauche, ouvrit la porte d'une chambre de devant qui était une chambre à coucher avec, à côté, un cabinet de toilette. Ma malade s'assit d'abord sur quelque chose de long, comme un canapé, puis se déshabilla. Je la vis alors, n'ayant plus que le plus léger costume, se tourner de tous côtés, paraissant chercher quelque chose; puis elle se dirigea vers une armoire à glace, y prit des bas ; après en avoir passé un, changeant sans doute d'idée, elle le défit pour aller en chercher une autre paire.

Ici je fus forcé de m'arrêter, la fatigue m'accablait et je dus renoncer à poursuivre plus loin mon étude, mais je me deux promis bien d'éclaircir le plus tôt possible ce mystère.

Les circonstances me favorisèrent, car à 2 heures Mme de L... entrait dans mon cabinet. Je la fis asseoir et de but en blanc je lui dis qu'elle avait été malade le matin et qu'étant seule elle s'était écriée : « Comme je me sens mal et personne pour me secourir »; puis qu'elle était tombée sur un siège.

— C'est vrai, ce sont mes paroles, je les ai prononcées à haute voix, et j'ai dû m'étendre sur un fauteuil ; mais qui a pu vous dire ?...

Ne lui laissant pas le temps de continuer la phrase, je lui racontai tout ce que j'avais vu, lui décrivant l'intérieur de sa maison que je ne connaissais pas ; tout était exact, même l'incident du bas. L'heure à laquelle le malaise fut éprouvé était bien vers 10 heures 45. Mme de L... n'avait aucunement pensé à moi en ce moment de faiblesse.

— Après vous être déshabillée, que paraissiez-vous donc chercher autour de votre chambre ?

— Il me semblait qu'on me regardait.

Ainsi donc tout était l'exacte vérité.

En examinant ce cas en détail, j'ai constaté que je ne pensais à rien quand la communication s'est faite, que l'acte de me déshabiller a été subitement arrêté, que la voix paraissait réelle et l'intonation absolument celle de Mme de L... Le bruit de la chute sur le siège était de même tonalité que celui que j'ai reproduit sur ma chaise longue qui est à ressorts.

Nous avons pu nous rendre compte que notre malade, au moment où elle prononçait les paroles que je vous ai citées, n'avait qu'une seule pensée, et que son état de défaillance lui supprimant la sensation du monde extérieur, la mettait en somme en état d'hypnose naturelle. Je dois ajouter que cette personne n'avait jamais été hypnotisée.

La transmission a donc été normale, directe, avec sensation auditive.

***

Voici un autre cas, mais de transmission provoquée sans aucune sensation auditive ; c'est encore d'une malade dont il s'agit.

Au commencement de juillet 1889, Mlle D..., de Lunéville, âgée de vingt-quatre ans, venait en mon cabinet réclamer mes soins pour une maladie de la moelle épinière dont elle était atteinte et soignée depuis cinq ans et dont le diagnostic était *tabes dorsalis*. Elle ne pouvait se traîner qu'appuyée sur une chaise ou contre un meuble, et pour sortir de la maison on était obligé de la soutenir sous les bras.

C'est ainsi que de Lunéville elle fut amenée chez moi. Mon examen dura près d'une heure sans qu'il me fût possible de formuler un diagnostic et je dus renvoyer la malade à un autre examen. Mais comme tout médecin doit ordonner quelque chose je lui prescrivis de prendre chaque heure une cuillerée à café du médicament suivant : eau, 300 grammes, teinture d'aconit, 2 gouttes.

Le pharmacien chez qui cette ordonnance a été faite dut me prendre pour un fou ; mais il faut ajouter que pour donner plus d'efficacité à la susdite drogue, je l'avais entourée de toutes les herbes de la Saint-Jean.

Quatre jours après, la malade était de nouveau transportée dans mon cabinet et m'avouait qu'elle avait éprouvé un grand bien-être par l'absorption du médicament.

Les portes du diagnostic s'ouvraient devant moi au grand large et je lui proposai de l'hypnotiser. En un instant elle était dans le sommeil le plus profond. Je la fis marcher pendant une demi-heure sans le secours de personne et je la réveillai tandis qu'elle marchait, en lui donnant l'ordre de continuer. Cette jeune fille s'en retourna chez elle seule, sans aucun secours : elle était guérie.

Quatre jours après, elle vint seule se faire de nouveau hypnotiser pour la deuxième et dernière fois.

Un mois après cette merveilleuse guérison, le 11 août 1889, j'eus l'idée de faire venir cette jeune fille chez moi ; je voulais faire une expérience de transmission de pensée et, si elle réussissait, savoir si la guérison s'était maintenue.

Il était 10 heures 1/2 du matin ; je me mis en léger état d'hypnose afin de concentrer ma pensée, et je prononçai les paroles suivantes : « Venez, je vous attends par le train de midi ».

A 1 heure 1/2 cette jeune fille entrait chez moi en me disant : « Me voici ».

— Pourquoi « me voici » ? lui dis-je.

— Mais parce que j'avais oublié le rendez-vous donné, et ce matin seulement je me suis souvenue que vous m'aviez dit : « Venez, je vous attends par le train de midi ».

— Quelle heure était-il quand ce souvenir vous est revenu ?

— Il pouvait être 10 heures 1/2 ou 11 heures moins un quart ?

— Et que faisiez-vous ?

— Je brossais une robe et même elle a glissé de mes doigts sans que je l'aie senti et sans chercher à la ramasser.

Dans le cas particulier, on constate que la communication s'est faite à l'heure exacte, qu'il y a eu arrêt de travail, puisque la robe a glissé involontairement de la main qui la tenait, enfin que les paroles prononcées étaient les mêmes que la pensée reçue, quoique se présentant au sujet comme un souvenir.

Ces transmissions si nettes, si précises ne paraissent pas avoir d'analogie entre elles ; pourtant elles sont de même ordre, produites par les mêmes causes, ayant absolument des rapports communs.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10.